

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 698.—SAMEDI, 18 SEPTEMBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



La Médaille du Souvenir

Rameau d'or déposé sur le tombeau d'Alexandre III

La Médaille du Souvenir



Saint-Petersbourg.—Le défilé du cortège sur la Perspective Newsky

LA VISITE DU PRÉSIDENT FAURE EN RUSSIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 18 SEPTEMBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Cadot, par Benjamin Sulte.—Ce qu'il voit la nuit, par Aimée Patrie.—Poésie : Pour un bébé, par Fleury Desjardins.—Nouvelle : Bleu et blanc, par Jean de Monthéas.—Sabre au clair, par G.-P. Labat.—Nos Travures.—La catastrophe de Saint-Alban (avec gravures), par F. Picard.—L'hospice de Sainte-Cunégonde.—Les élèves de l'Ecole Polytechnique de Montréal.—Le voyage du président Faure en Russie.—Petites postes en familles.—Bibliographie, par F. Picard.—Nos théâtres.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements : Charade, Enigme, Rébus, Gravure-devinette—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux Gosses.

GRAVURES.—Le voyage du président de la République française en Russie : La médaille du souvenir ; Rameau d'or déposé sur le tombeau d'Alexandre III ; Le défilé du cortège sur la Perspective-Newski, à Saint-Petersbourg ; Le Tsar et le M. Faure au débarcadère de Péterhof ; La musique de la garde jouant la "Marseillaise."—Groupe des élèves de l'Ecole Polytechnique de l'Université-Laval de Montréal.—Hospice de Charité de Sainte-Cunégonde.—Gravures de mode.—Le duel Orléans-Turin.—Devinette.—Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

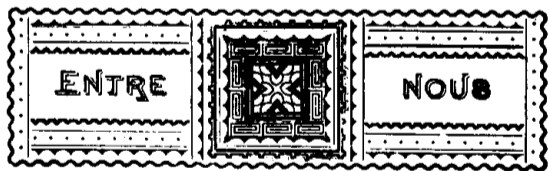
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le président de la République française et le premier ministre du Canada, ont réintégré leurs domiciles respectifs, après avoir voyagé dans l'intérêt des pays qu'ils représentent, et tous deux sont revenus triomphalement.

Notre génération, qui vient d'être témoin de ces événements, en gardera toujours le souvenir, car c'est la première fois depuis la création du monde que semblables choses ont eu lieu.

Un président de la République française allant rendre visite à l'autocrate de toutes les Russies ; un premier ministre de race française représentant le Canada en Angleterre !

Qui l'eût osé supposer, il y a vingt-cinq ans ?

Et cependant ce sont choses arrivées, vraies quoique invraisemblables au premier abord.

Un empereur et un ancien marchand s'embrassant et se traitant en frères ! Les mânes de Louis XIV ont dû en sursauter d'ahurissement !

Un canadien français, premier ministre du Canada ! Le vieux Colborne en a gémi au fond du Tartare où il doit être logé !

. Le retour des représentants de la France d'Europe et de la France d'Amérique a été fêté avec enthousiasme et au milieu des applaudissements des deux peuples.

C'était justice.

Le peuple français a offert au chef de l'Etat de toutes petites adresses et deux plus petites bombes ; le Canada a présenté à son premier ministre de très, très longues adresses et un grand piano.

M. Félix Faure a été le plus privilégié, les bombes étaient préférables aux longues harangues ; cela a duré moins longtemps et n'a fait de mal à personne.

Oh ! le supplice des adresses qui n'en finissent plus, quelle horrible raffinement de cruauté !

Mais on semble ignorer que le temps de ces interminables machines est passé depuis longtemps !

Tenez, voici un exemple de discours de bienvenue comme on les fait maintenant en France :

A son passage à Arras, en route pour la Russie, M. Faure a été reçu ainsi par le président du conseil général du Pas-de-Calais :

M. le président,

J'ai l'honneur de vous présenter les membres du Conseil général du Pas-de-Calais. Mes collègues et moi sommes heureux de vous saluer. Nos vœux les plus sincères vous accompagneront dans votre voyage, qui affirme l'union étroite de la Russie avec la République française et qui est pour nous une vive satisfaction, une patriotique et légitime espérance.

Veillez agréer, je vous prie, M. le Président, l'expression de notre profond respect.

Oui, dira-t-on, c'est parfait, seulement il y avait les bombes.

Des bombes pour rire et qui ont fait tout simplement pouff !

Quant au piano, c'est une absurdité. Cette machine à musique étant l'emblème du désaccord, on aurait bien dû offrir autre chose. Un piano, cela ne parle pas par soi-même, il faut taper dessus pour en faire sortir du son.

Un objet d'art, peinture, sculpture, pièce d'orfèvrerie, eût été un présent plus gracieux.

L'intention était bonne.

. Les fêtes du Jubilé anglais sont bien pâles comparées à l'éclat de la réception de M. Faure en Russie, et le retentissement des mots : "nations alliées" prononcés par l'empereur Nicolas a fait tressaillir le monde entier.

Jamais, peut-être, on n'a vu deux peuples sympathiser autant que la France et la Russie, en ce moment, et notre chère mère-patrie reprend enfin son rang et son influence prépondérante en Europe, rang et influence si compromis par l'homme de Sedan.

En apprenant la grande nouvelle, républicains de toutes nuances, royalistes et bonapartistes se sont donné la main, tant on comprenait l'importance de cette alliance qui détruit le danger de la triple.

En somme, dit un journal français, tous les partis ont fait trêve à leurs querelles pour s'unir dans un même élan patriotique. Ce n'est donc pas seulement par sa qualité officielle de premier magistrat de la République, c'est au sens intégral et littéral du mot que M. Faure représentait la France à la cour de Russie. Ce n'est pas seulement au nom des pouvoirs publics, c'est au nom du sentiment le plus profond de l'âme de son pays qu'il a pu assurer les souverains et le peuple russe de l'amitié du peuple français. L'entente franco-russe n'est pas une simple combinaison diplomatique, mais la politique qu'elle réalise a ses racines dans l'affection réciproque des deux nations. M. Faure, dans ce voyage qui vient de resserrer encore, à la face du monde, des liens si chers et si précieux, avait, on peut le dire, tous les cœurs français avec lui. C'est pourquoi la manifestation qui a eu lieu à Paris a été une des plus grandioses que la France ait jamais vues.

Dieu protège la France !

. Dieu protège aussi la Nouvelle France, car le

succès sans précédent de son représentant à Londres, est un honneur et une gloire pour notre race ; aussi est-ce avec raison que le maire de Québec a pu dire à Sir Wilfrid :

A la France, notre première mère-patrie, vous êtes apparu comme un enfant bien-aimé qui, ravi de bonne heure aux tendresses de sa mère, revient après des années d'absence, ayant gardé dans son cœur l'amour du sol natal, chargé de gloire et d'honneurs et que l'on accueille au foyer comme un représentant glorieux de la famille. A votre beau langage, à vos sentiments élevés, à votre superbe éloquence, elle a reconnu et salué en vous un digne fils de France et vous nous avez conquis ce témoignage flatteur que, dans les veines de cette portion de notre peuple qui s'honore de son origine française, le vieux sang gaulois n'a pas dégénéré.

Vous avez été notre interprète fidèle quand vous avez, au milieu de l'émotion profonde de vos auditoires à Londres et à Paris, franchement affirmé notre attachement à la France, et notre loyauté à l'Angleterre, comme deux sentiments inséparablement unis dans nos cœurs, et aussi quand, évoquant dans un mouvement d'une superbe éloquence les ombres illustres de Wolfe et de Montcalm, vous avez montré par delà l'Océan, sur la plage de Québec, le monument élevé par un gouverneur anglais pour unir ensemble la mémoire de l'illustre vainqueur et le souvenir du glorieux vaincu, comme un gage de l'union et de la concorde qui règnent dans notre pays peuplé pourtant d'éléments si divers.

Allons, il faut le reconnaître, notre fin de siècle s'annonce bien !

. Des gens qui ne sont pas du tout fin de siècle, ce sont les bons hommes qui crient au vandalisme, parce que l'on parle, à Québec, de démolir un mauvais pan de mur qui ne sert à rien qu'à masquer la vue et à enlaidir le passage.

Ce qu'il s'est déjà débité de sottises à propos de ce misérable rempart, est quelque chose d'incroyable. Et ce n'est pas fini !

C'est un souvenir, c'est une antiquité, n'y touchez pas, car vous allez enlever à Québec tout un cachet ! Si vous enlevez ce tas de cailloux et de terre, les étrangers ne viendront plus visiter la vieille cité ! etc.

D'abord, ce mur n'est ni un souvenir, ni une antiquité, puisqu'il date de soixante-dix ans à peine. Soixante-dix ans, c'est un âge respectable pour un homme, mais pour un nom, c'est encore l'enfance.

Mais, ces pauvres gens paraissent ne pas comprendre la valeur des mots.

Ce sont les mêmes qui s'opposent peut-être, un jour, à la démolition des hideuses baraques de la rue Champlain, que l'on voit de la terrasse, et qui font l'effet d'un pot de chambre placé au milieu du salon.

Certains de nos antiquaires ont de singuliers goûts. Du moment qu'une chose est laide, malpropre et encombrante, c'est un souvenir, une chose sacrée que l'on ne peut faire disparaître, à peine d'être traité de vandale.

A qui diable fera-t-on croire que les étrangers viennent à Québec pour voir ce méchant pan de mur ? C'est insensé !

. Le moineau, le vulgaire moineau que nous voyons s'abattre par milliers dans les villes et les campagnes, le moineau n'a pas toujours existé au Canada ; ce n'est pas un aborigène, mais bien un importé.

"Ce moineau pillard, paillard, criard, violent, querelleur, insolent, gourmand, voleur, bandit ailé, polisson emplumé qui nous nargue et nous insulte en son langage, (Josseau)" n'existait pas ici, il y a une trentaine ou une quarantaine d'années, et personne ne s'en plaignait, quand feu l'honorable colonel Rhodes se prit d'amour pour ce bandit européen et en importa dans notre province qui s'en serait bien passé.

Et cependant le moineau a eu son poète. Qui ne connaît pas du reste le moineau de Lesbie, de Catulle :

Passer, délicie mea puella...

"Passereau ! délices de ma jeune maîtresse ! toi, le compagnon de ses jeux, toi qu'elle cache dans son

sein, toi qu'elle agace du doigt et qu'elle provoque à d'ardentes morsures..."

Mais tous les moineaux n'ont pas de Lesbie, et, ne se contentant plus de courir le cotillon, la plupart d'entre eux vivent en vrais bandits, pillant à l'envi les récoltes de nos champs.

Leurs méfaits ont attiré l'attention des cultivateurs des environs de Paris; requêtes sur requêtes ont été adressées au ministre de l'agriculture et le moineau dut subir son procès.

Condamné une première fois, un recours fut signé par ses défenseurs, mais voici comment le *Figaro* donne le résultat de cette affaire qui intéresse les cultivateurs de tous les pays envahis par les moineaux :

C'en est fait. Le recours en grâce du moineau franc vient d'être rejeté. Le pierrot, condamné à mort, sera exécuté. C'est là une nouvelle qui ne peut laisser les Parisiens indifférents.

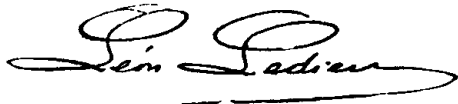
Il paraît que le plus clair des récoltes du département de la Seine, passe chaque année par le bec des moineaux, et, devant un tel appétit, le ministère a sévi, il a prononcé la condamnation.

Il appartenait au préfet de police d'enregistrer cet arrêt. De là, nécessité de modifier l'ordonnance sur la police de la chasse pour y stigmatiser le moineau à l'égal des animaux nuisibles et l'on n'apprendra peut-être pas sans surprise les dispositions spéciales que la haine qu'il inspire a fait ajouter à l'ordonnance, savoir :

1. Autorisation à tous les propriétaires du département de la Seine de détruire en tout temps les nids et couvées de moineaux ;
2. Autorisation, en temps de chasse, à tous les porteurs d'un permis de tirer les moineaux là où ils ont le droit de chasser ;
3. Autorisation accordée, du 1er juin jusqu'à l'ouverture, à certains gardes messieurs, désignés par l'administration, de tuer les moineaux au fusil chargé avec du plomb No 9.

Le moineau est donc voué aux coups de fusil des Français, et le MONDE ILLUSTRÉ attire tout particulièrement l'attention du ministre de l'agriculture sur ce fait qui a son importance.

J'espère bien que nos antiquaires ne viendront pas prétendre que le moineau est un souvenir, une relique etc., etc.



CADOT

Une lettre m'arrive demandant de produire les pièces authentiques concernant "le fameux Cadot qui résista aux troupes anglaises dans la défense du fort du Sault Sainte-Marie, vers 1763." Nous voici en présence d'une légende dont l'explication n'exige pas des volumes ni un long examen. Donnons-là d'abord telle que mon correspondant la rapporte :

Montcalm avait envoyé l'ordre à Cadot de garder le fort sauvage, ce qu'a fait ce valeureux soldat, qui a préféré mourir que de se rendre. On trouva ce brave mort, enveloppé dans le drapeau de la France. Nul n'aurait su qui il était, si l'on n'avait découvert dans l'une de ses poches une commission au nom de Cadot, bas-officier au régiment de Normandie, natif de la seigneurie de L'Aigle, aujourd'hui département de l'Orne, France.

Autant de mots, autant d'incorrections dans ce passage.

Voyons les faits : Mathurin Cadot (écrit parfois Cadau) dit le Poitevin, paraît s'être établi à Bécancour, dans le district des Trois-Rivières, vers 1682. Le 31 juillet 1688, il épousait Marie Durand, élève des Ursulines de Québec. Elle était fille d'un Saintongeois et d'une Huronne. Cadot et sa femme ont vécu à Bécancour et y sont morts tous deux vers 1730.

Un de leurs fils, Jean, né en 1693, se maria avec Marie-Josephte Proteau, de Sainte-Anne de la Pérade, et eut plusieurs enfants, parmi lesquels Augustin, Michel et Jean-Baptiste, celui-ci né le 5 décembre 1723.

Bécancour, le Cap de la Madeleine, Champlain et

Batiscan, ont fourni la bonne moitié des coureurs de bois et des voyageurs de l'Ouest jusqu'à 1753, et plus tard. Jean-Baptiste Cadot fut du nombre, à partir de 1750 ou même auparavant.

Deux Canadiens, les sieurs de Bonne de Miselle et Le Gardeur de Repentigny, commerçants de fourrures, se firent accorder, en 1750, un grand morceau de terre au Sault Sainte-Marie, pour y établir un poste de traite, qu'ils entourèrent de palissades, selon l'usage. C'est ce que l'on appelait un fort—mais l'administration militaire n'y était pour rien, et Montcalm n'eut aucunement à s'en occuper, pas plus que si, ayant à défendre Toulon ou Marseille, je m'amusais à donner des ordres à la Pologne.

Cadot se fit interprète, au service de de Bonne, et acquit un lopin de terre sur lequel il érigea une maison confortable. En octobre 1756, il épousa Anastasie, fille d'un chef Sautaux renommé. Le Père M. L. Lefranc, de la compagnie de Jésus, bénit ce mariage.

Lorsqu'arriva la cession des territoires français à l'Angleterre, la société de Bonne-Repentigny croula, mais Cadot se maintint sur sa terre. Le fort lui restait et il continua le commerce des pelleteries. Plusieurs personnes qui l'ont connu alors et par la suite, disent que c'était un homme de talent rempli d'initiative. Il vivait largement, pouvait compter sur l'amitié des sauvages, savait plaire, attirer et commander.

L'été de 1762, le lieutenant Jamet, de l'armée anglaise, fut envoyé au Sault Sainte-Marie avec un petit détachement. Cadot le reçut très bien. Le drapeau blanc flottait toujours sur la résidence du traiteur, et je ne sache pas qu'on l'ait molesté à ce sujet. Par malheur, vers le mois de janvier suivant, le feu prit au fort et tous les bâtiments furent consumés, à la réserve de la maison de Cadot. Les provisions de bouche étant brûlées, les soldats et Cadot se réfugièrent à Michilimakinac.

En 1764, durant la guerre de Pontiac, Mme Cadot sauva la vie à Alexandre Henry, un marchand anglais, qui nous a laissé des mémoires sur Cadot. Il n'est pas le seul, d'ailleurs; les documents qui concernent notre héros rendent son histoire parfaitement intelligible.

Henry et Cadot formèrent, en 1765, une société pour l'exploitation du commerce des fourrures. Ils étendirent leurs courses au-delà des bouches de la Sakatchewan en 1776.

Anastasie mourut en 1767, au Sault Sainte-Marie. Elle laissait quatre enfants : René, 1757; Charlotte, 1759; Jean-Baptiste, 1761; Michel, 1764.

Cadot se maria avec Marie Mouët de Moras de Langlade, d'une famille de Nicolet, établie à la Baie-Verte du lac Michigan.

En 1796, Cadot, âgé de 73 ans, se donna à ses fils Jean-Baptiste et Michel, deux hommes actifs et très influents dans la contrée. On peut dire qu'ils étaient riches, rois du pays, aimés de tous.

En 1812, les Cadot se conduisirent avec bravoure sur différents points de l'ouest, dans l'intérêt de la cause anglo-canadienne.

Jean-Baptiste disparaît après cette date. Il a donc atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans, ce qui le fait rester un bon demi siècle enveloppé dans le drapeau de la légende.

Sa descendance à tenu dans l'ouest une place marquée. Les Cadot gagnaient beaucoup d'argent et savaient en jouir.

En 1818 il y avait à la Rivière Rouge, un nommé Augustin Cadot qui y demeurait depuis 1780. Je crois qu'il était frère de Jean-Baptiste.

Les Cadot actuels des districts des Trois-Rivières et de Montréal sont de la même souche étant issus de Mathurin Cadot le Poitevin marié en 1688, comme il a été dit en commençant.

Le prétendu défenseur de la forteresse du Sault Sainte-Marie, mourant enveloppé dans les plis de son drapeau est une bonne farce, comme celle du vieux soldat qui s'enroule dans un pavillon de navire, sur le champ de bataille de Carillon et se laisse geler à mort. L'un de ces jours, on inventera le drapeau de Cadot, pour faire pendant à celui de Carillon, une autre blague, celle-là, que nous avons gobée avec enthousiasme.

Cadot, sous-officier au régiment de Normandie !

C'était un garçon des Trois-Rivières faisant le commerce des peaux de castor.

Cadot abominant les anglais ! Il n'a pas eu de meilleurs amis, leur a été secourable en tout temps et a fait sa fortune avec eux.

Cadot s'inspirant du "patriotage" de nos jours ! C'est trop fort ! Cela ressemble au voyageur Cadieux écrivant, il y a plus de deux cents ans, une chanson dans le langage et le goût qui règne depuis 1830 ! O légendes, qu'il faut être naïf pour vous croire !



CE QU'IL VOIT LA NUIT

En lisant le MONDE ILLUSTRÉ du quatre de ce présent mois, ne vous a-t-il pas semblé, amis lecteurs, que M. Gaston P. Labat, un vertueux qui se voile la face devant le fait scandaleux d'un débutant timide signant d'un nom de plume ses premiers essais littéraires—fraîches fleurs embaumant les tièdes senteurs d'une âme jeune et limpide,—un farouche jetant les hauts cris à cette abomination d'un aîné dont le talent mûri se complait modestement dans le mystère du pseudonyme... ne vous a-t-il pas semblé, dis-je, que cet homme contemple la nuit de bien étranges choses qu'il est plus étrange encore de raconter, au jour, dans les colonnes d'un journal sérieux et respectable ?

Certes, que sa prudence devienne plus brave à l'heure où le hibou prend ses ébats, je n'ai pas à m'en préoccuper : mais, au moins, devait-il à la plus élémentaire délicatesse de jeter le voile sur les scènes cocasses dont lui-même et la lune se repaissent parfois, tandis que le sommeil, fermant de grands yeux plus candides, met dans un rêve de riants tableaux en de jeunes imaginations qui, au réveil, doivent bien s'étonner un tantinet des libertés soudaines de ce moralisateur intermittent.

Si la nuit n'offre pas à la plume de M. Labat d'autres matières que les mots d'ivrognes roulant dans la rue, qu'il laisse à des esprits plus poétiques le soin d'en chercher plus haut et de nous en peindre les mystérieuses beautés.

Quiconque écrit, doit à sa dignité propre de ne puiser qu'aux sources pures les éléments qu'il offre au jugement d'autrui, et celui-là peut donner une triste idée de lui-même qui permet à un talent de broder sur certains canevas.

Le silence est d'or à ce point, M. Labat, qu'un sot même, qui sait se taire à propos, a chance, parfois, de passer pour un homme d'esprit.



UNE EXCURSION AU LAC SAINT-JEAN

Afin de permettre aux cultivateurs de visiter la récolte splendide de cette année dans la région du Lac Saint-Jean, une grande excursion est organisée par la société de colonisation de Montréal pour le 18 courant. Cette excursion promet d'être la plus considérable qu'il se soit encore faite. En outre, il y aura aussi un grand nombre de colons qui doivent se rendre au Lac Saint-Jean pour s'y installer, ainsi que plusieurs délégués des centres canadiens des Etats-Unis.

Le train d'excursion partira de Québec à 8.40 a. m. samedi, le 18 courant, ce sera une belle occasion de visiter cette splendide région qui, depuis quelque temps surtout a été le rendez-vous d'un si grand nombre de nouveaux colons de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

POUR UN BÉBÉ

A ma sœur, Mme A.-E. Moussé au.

I

Bébé vient de naître !...
Il est rose et frais
Comme un petit maître...
Grand'mère tout près
Lui dit tendre chose
Quand son œil morose
A—comme une rose—
Un chagrin au cœur,
Un chagrin de fleur...

II

Le voilà qui pleure !...
Il traîne son cri...
—Que ma main effleure
Ton œil bleu marri !...—
—Une larme amère !...
O vague éphémère
Que fait la chimère !...—
Quand la bouche est fleur
L'œil y met un pleur.

III

Bébé vient de rire !...
—Qu'il est donc charmant !
On ne peut décrire
Ça,—dit la maman !—
Sa bouche ravie
A comme une envie
De manger la vie !
Pauvre petit cœur,
Te voilà moqueur !

IV

Mais... bébé bredouille
Quelques jolis mots,
comme il les gazouille,
Ces doux riens nouveaux !
Maman, qu'il sait dire
Avec le sourire
Que ce nom inspire...
C'est un beau moqueur...
C'est un grand parleur...

V

Bébé vient de lire...
Haut, et couramment...
Grand'mère en délire
Dit qu'il est savant,—
Maman, qu'il est sage...
Qu'il lui fait l'image
De ce beau visage...—
Et, l'ange des cieux
Est... capricieux.

FLEURY DESJARDINS.

Hull, août 1897.

BLEU ET BLANC

Aux mères chrétiennes

Une foule élégante se pressait ce mardi-là, comme d'ordinaire, dans le salon de Mme de B..., dont le "jour" était fort couru. Il était cinq heures, le moment par excellence du *five o'clock* ; on servait le thé, et le murmure étouffé de la conversation se mêlait harmonieusement au cliquetis discret des porcelaines et des mignons ustensiles de vermeil.

Tout à coup, quelqu'un demanda :

—Qui connaît ici la résolution bizarre de Mme Norberet ?

Et chacun de questionner :

—La résolution bizarre de Mme Norberet ?... Non, pas du tout !... Quelle est-elle ?...

—Ce qu'on pouvait attendre d'une personne aussi originale, reprit la dame qui avait parlé. Vous ne devineriez jamais, non, jamais ! quel plan Mme Norberet a adopté pour sa villégiature estivale.

—Qui sait ?... Elle va en Suède !

—Au Klondyke !...

—Ou bien en Bavière, chez l'abbé Kneipp, un autre original !...

—Non ; et j'aimerais mieux tout cela pour elle, assura la dame bien renseignée, car vraiment d'aller en Suède ou en Laponie, notre excellente amie serait moins fatiguée...

Les exclamations redoublèrent :

—Pas possible !...

—Son idée, en effet, doit être bizarre !...

—Mais enfin, où va-t-elle ? Pas au pôle Nord ?...

—A moins qu'elle n'entreprenne le tour du monde...

—Ma foi, presque... Une manière de tour de France, du moins. Bref, mesdames, pour ne pas vous faire languir davantage, je vous apprendrai que cette excellente, mais excentrique Mme Norberet, consacre son été à visiter les principaux sanctuaires de France dédiés à la sainte Vierge !...

—Ce n'est pas banal, dit la maîtresse de la maison, pas banal du tout et un peu naïf d'imprévoyance, cependant... Car notre pauvre amie, déjà si délicate, n'a pas songé qu'elle nous reviendra à l'automne brisée de fatigue, malade sans doute... Ce long pèlerinage sera, à coup sûr, horriblement pénible !...

On surenchérit :

—Plus qu'on ne peut l'imaginer !...

—Un travail d'Hercule !...

—Songez donc !... Grimper à Fourvières, par exemple !...

—Quand il serait si simple d'aller à Trouville ou de parcourir paisiblement, en touriste, les plages de Normandie ou de Bretagne...

Une jeune femme, qui n'avait pas encore parlé et se tenait modestement à l'écart, prit alors la parole :

—Croyez-vous, demanda-t-elle avec une douce ironie, que Mme Norberet ne se fatiguerait pas autant à parcourir les plages mondaines, à subir leurs nécessités de luxe et de tapage, qu'à aller se recueillir, à tel moment qu'il lui plaira, dans les tranquilles chapelles où tant de gens ont espéré et prié, que, malgré soi, l'on y espère, l'on y prie... et l'on s'y sent heureux, dans un grand repos inconnu aux endroits où l'on s'amuse ?... Le croyez-vous, vraiment ?...

Les élégantes visiteuses de Mme de B... s'entre-regardèrent, déconcertées. Cette objection si simple ne s'était pas présentée à leur esprit, point vicieux cependant, mais faussé par l'habitude de la frivolité et impuissant à creuser toute pensée sérieuse.

Encouragée, la jeune femme, que nous appellerons Mme Duval, continua plus énergiquement encore :

—Ah ! tenez, mesdames, dites de ce projet ce que vous voudrez !... En ce qui me concerne, je le proclame admirable, propre à porter bonheur à toute une vie, et mon seul, mon immense regret, est de ne pouvoir en faire autant !...

—Vraiment ? interrogea une des dames présentes. Je ne comprends pas bien cela. Toutes les églises se ressemblent, et je m'imagine que la prière est aussi bonne ici ou là...

Mme Duval secoua sa jolie tête pensive :

—Vous ne comprenez pas parce que, de bonne heure, vous n'avez pas été pénétrée du parfum mystérieux des sanctuaires dédiés à la Mère du Christ, à la douce Marie... Je suis Pyrénéenne ; dès mes plus jeunes années, mes parents me conduisaient à Lourdes, au pied de la blanche statue ceinturée de bleu, dont je portais les couleurs. Je ne sais quoi de pur, de bon, d'ineffaçable en est resté gravé dans mon âme ; tout ce qui touche à Marie me demeure sacré : c'est comme si tout ce bleu et tout ce blanc, dont je m'emplissais alors l'âme et les yeux, s'était groupé autour de moi en un nuage suave, qui me suit à travers la vie, m'enveloppe et me préserve du mal...

Elle s'arrêta, la voix brisée d'émotion. Plusieurs assistantes essayèrent furtivement leurs paupières humides.

—C'est donc à cela qu'il faut attribuer votre prédilection pour le bleu et pour le blanc ? demanda Mme de B... avec bienveillance.

Mme Duval rougit un peu.

—Oui, madame...

—Le fait est, dit une dame, que ces deux couleurs, combinées ou séparément, produisent de bien jolies toilettes !...

Mme Duval jeta un regard de reproche à l'incorrigible mondaine.

—Dieu m'est témoin, fit-elle avec une indignation à peine contenue, que de semblables préoccupations ne m'ont jamais guidée !... Et ce n'est point à un mobile de ce genre que j'ai obéi en vouant mon bébé au bleu et au blanc !...

Les exclamations recommencèrent :

—Ah ! tiens, votre fillette est vouée !...

—Certes ! dit la jeune mère fièrement.

—Cette obligation stricte me déplairait, objecta une dame.

—Oui, appuya une autre, c'est un véritable assujettissement !...

—Et, opina charitablement une troisième, qui savait que Mme Duval n'était pas riche, ces nuances fragiles, vite salies ou fanées, constituent un luxe qui exige de la fortune...

Mme Duval se leva pour prendre congé.

—Je ne l'ignore pas, répondit-elle, avec le beau sourire de la foi invincible, et l'entretien de ma petite fille, bien modeste pourtant, me coûte plus de soins, d'attention, d'argent, peut-être, que si je l'habillais d'étoffes aux teintes solides. Mais qu'importe !... Je

me lève un peu plus tôt, je me couche un peu plus tard, et je suis toujours joyeuse et consolée de tout. La sainte Vierge me remboursera !... Chaque vêtement usé et défraîchi à son service est un reçu qu'elle me donne, un gage que sa douce livrée est, même dès ici-bas, un brevet de bonheur...

Mme Duval était partie, et loin déjà, tant elle était toujours alerte et légère, que les visiteuses de Mme de B... n'avaient pas fini d'exprimer leur étonnement. Pauvres créatures, avides de bonheur, comme toute créature humaine, et qui en poursuivaient les joies insaisissables dans le tourbillon éphémère où tout passe, se décolore et se change en amertume...

II

Mme Duval regardait, avec une curiosité à peine dissimulée par le savoir-vivre, la voyageuse qui venait de monter dans le compartiment de deuxième classe qu'elle occupait, et de prendre place en face d'elle. Il lui semblait avoir déjà rencontré cette personne. Mais où ? Quand ?... Elle ne se rappelait pas et cherchait dans les lignes du visage de la nouvelle venue quelque indication précise.

Celle-ci, ayant fini d'arranger ses paquets dans le filet et autour d'elle, leva les yeux sur Mme Duval, et jeta une exclamation d'étonnement :

—Mme Duval !...

A son tour, Mme Duval s'exclama :

—Mme de B... ! Est-ce possible !...

En effet, était-ce bien la brillante Mme de B... cette femme usée, vieillie, aux vêtements presque pauvres !...

—Vous ne me reconnaissez pas ! demanda Mme de B... amèrement. Ah ! c'est que j'ai bien changé, n'est-ce pas ?...

La bonne Mme Duval crut devoir balbutier une de ces protestations vagues que la politesse impose en pareil cas.

—Ne cherchez pas à me leurrer, interrompit Mme de B... du même ton acerbe, qui faisait mal à entendre, je suis fanée avant l'âge, méconnaissable, je le sais. Nous avons eu tant de malheur !...

—Oh ! vraiment ! Je vous plains de toute mon âme, répondit Mme Duval avec cet empressément charitable doux aux cœurs blessés. Sans indiscretion, que vous est-il donc arrivé, depuis le temps si long que nous nous sommes perdues de vue ?

—Hélas ! gémit Mme de B..., toutes les catastrophes ont fondu sur nous. Mon mari, qui n'a jamais été bien sérieux, vous savez, s'est d'abord fait remercer par la grande Société dont il était un des hauts employés. Et cela a été une vraie débâcle, car ses seuls appointements, très élevés, soutenaient notre train de maison...

Les questions d'amour-propre et de luxe laissaient Mme Duval assez indifférente.

—Plaie d'argent n'est pas mortelle, dit-elle doucement.

—Malheureusement si, riposta Mme de B..., quand cette "plaie" se renouvelle et s'étend... Nous avons eu ensuite des pertes énormes coup sur coup. La faillite d'un banquier, le krach d'une société financière, bref, tous les plus mauvais placements... Notre situation effondrée complètement ! Vous voyez, ma chère, je suis réduite à aller en deuxième classe !...

Mme Duval ne put s'empêcher de rire.

—Bah ! dit-elle gaiement, vous vous y ferez ! Toute ma vie, j'ai voyagé en deuxième classe, et ne m'en porte pas plus mal.

Mme de B... soupira.

—Ah ! chère Madame, vous ne savez pas ce que c'est !... Vous n'avez pas perdu d'argent, vous !...

—C'eût été difficile, répondit Mme Duval avec le même rire gai ; car, pour en perdre, il faut d'abord en avoir. Or, nous n'en avons pas ; le travail assidu de mon mari suffisant à peine à nos besoins journaliers. Mais ne vous découragez pas, Madame. Tant qu'il ne s'agit que d'argent, tout s'améliore et se répare...

—C'est que, malheureusement, nous avons été éprouvés d'une façon irréparable dans nos enfants, dit Mme de B... avec une tristesse profonde. Vous



Photographie J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame

L'HOSPICE DE SAINTE-CUNÉGONDE

vous rappelez mon fils, ce beau petit garçon qui faisait notre orgueil et l'admiration de tous. Une méningite nous l'a enlevé...

La voix de la pauvre femme se brisa dans un sanglot ; Mme Duval, très émue, prit les mains de son ancienne amie et les serra sans mot dire, avec ce silence respectueux qu'inspirent les grandes douleurs.

— Et ma fille, reprit Mme de B... de plus en plus désolée, ma fille, qui promettait d'être si jolie, a été absolument défigurée par la petite vérole !... Quelle catastrophe !... Cette enfant est immariable, maintenant !... Mais, ajouta Mme de B..., vous aviez une fillette du même âge que la mienne ?... Qu'est-elle devenue ?...

— Grâce à Dieu, répliqua Mme Duval avec une intonation recueillie, ma chère enfant est en bonne santé. La terrible épidémie qui vous a si cruellement frappée sévissait aussi dans la ville que nous habitons, et par bonheur, ma famille a été épargnée.

— Vous avez eu plus de chance que nous, observa Mme de B... d'un ton plus amer que jamais.

— La Sainte Vierge nous a protégés ! répondit Mme Duval avec élan.

— Ah ! s'écria Mme de B... en pleurant, que n'a-t-elle protégé aussi mes malheureux enfants !...

Mme Duval fut sur le point de répondre que la protection céleste est d'ordinaire réservée à ceux-là seuls qui l'ont sollicitée, mais elle était charitable et eut la générosité de se contraindre.

Tandis que Mme de B... continuait de parler et exposait, après ses propres épreuves, toutes celles qui avaient accablé leurs amies d'autrefois, Mme Duval repassait dans son esprit sa vie modeste, difficile souvent, mais chrétiennement supportée en ses moindres difficultés, et une fervente action de grâces s'élevait de son cœur avec une gratitude infinie. En entendant le lamentable récit de son interlocutrice, elle reconnaissait la main de la Providence dans une foule de détails qui lui avaient d'abord échappé, et la preuve de la sollicitude de la Vierge bénie se manifestait avec éclat au sujet de l'enfant qu'elle lui avait consacré dès sa naissance. Toutes ces mères qui, jadis, avaient presque blâmé sa pauvreté de s'accorder le luxe pieux des couleurs virginales, s'étaient vues douloureusement atteintes dans leurs plus proches tendresses. Celle-ci avait souffert du caractère de sa fille, de son manque de respect et d'affection ; celle-là était navrée de l'inintelligence, de l'obstination stupide de l'enfant dont elle espérait tant ; telle autre avait à déplorer

de graves erreurs, des fautes sans appel de la part des chers êtres qui sont toute la vie d'une mère. Tandis que Mme Duval était heureuse, bénie dans son enfant, dont les premières années ne lui avaient donné que des joies, et qui s'annonçait comme une jeune fille pleine de grâces et de vertus.

— Oh ! Mère du ciel, comme vous avez veillé sur elle ! prononça-t-elle mentalement avec une reconnaissance inexprimable.

Le train entra en gare. Les deux anciennes amies se préparèrent à descendre.

— Et qu'allez-vous faire de votre jeune fille ? demanda Mme de B... ne pouvant résister au besoin de questionner une dernière fois cette femme souriante et calme.

— Ce que Dieu voudra ! répondit Mme Duval avec son radieux sourire de confiance et d'espoir.

Elles échangèrent un " au revoir " puis, se séparèrent, chacune allant vers sa vie... L'une se dirigea vers le triste intérieur où régnait l'amertume, la discorde qu'amène infailliblement la pauvreté chez ceux qui ignorent la toute-puissance de ce baume qu'est la résignation chrétienne... Et l'autre s'achemina vers l'humble logis où une blanche statue à ceinture bleue mettait une lumineuse clarté de rayon, en joignant les mains pour inviter à la perpétuelle prière.

Moins de six mois après cet entretien, Mme de B..., qui avait repris avec Mme Duval les relations interrompues par les circonstances, rentra chez elle le visage contracté de colère et d'envie. Elle jeta son chapeau sur un meuble, son ombrelle sur un autre, et ferma toutes les portes avec fracas, ce qui est, comme on sait, un dérivatif excellent. Un peu calmée par ces

LA MODE



1. Robe avec blouse à basque 2. Robe avec manche froncée, 3. Robe avec poignet basque pour demi-deuil

Extrait de *La Saison*, 30, rue de Lille, Paris

manifestations diverses, elle retrouva l'usage de la parole pour répondre aux questions aigres-douces que son mari et sa fille lui adressaient.

—Vraiment, s'écria-t-elle en se laissant tomber sur un siège, il y a des gens qui ont trop de chance !... Je viens de chez ces Duval... Imaginez-vous qu'ils marient leur fille !... Ah ! ce n'est pas toi, ma pauvre enfant, avec ta figure, qui trouveras un parti pareil !...

Mlle de B... pinça les lèvres.

—Cette petite Duval n'est pas tellement jolie, dit-elle méchamment. Et, malgré toutes nos pertes, je suis plus riche qu'elle, car elle n'a pas le sou !...

—Et c'est bien ce qui m'exaspère ! glapit Mme de B... Peut-on concevoir que la mère de celui qui est maintenant le fiancé de Mlle Duval est venue demander sa main pour son fils, non parce qu'elle est jolie, non parce qu'elle est riche, mais parce qu'elle possède certaines qualités et a été élevée dans des principes qui inspirent confiance !... Et avec cela, M. Duval a eu de l'avancement à son administration !... Les voilà dans une situation florissante. Mais comment font-ils, mon Dieu ! Comment font-ils ? Ma parole, il y a des gens qui ont un talisman !...

Le " talisman " de la famille Duval est en votre possession, mères chrétiennes. Comme cette autre mère que nous venons de vous faire connaître, vous priez en espérant sans relâche, et vous enveloppez vos chéris des douces couleurs qui préservent du mal, vous disant aussi en votre foi triomphante, qu'elles sont, même dès ici-bas, un brevet de bonheur.

JEAN DE MONTHÉAN.

SABRE AU CLAIR

De tous les événements qui se passent dans la vie, le chroniqueur impartial et dont la plume n'est qu'à la solde du public, doit toujours rechercher la cause et les effets.

C'est ce que nous ferons dans ces quelques lignes.

...La voiture royale s'avancait dans la rue de La Ferronnerie, les chevaux, orgueilleux de porter un si royal fardeau, marchaient d'un pas majestueux au milieu de la houle populaire, un individu s'élança, une lame de couteau reluit, et, pour la première fois, la pourpre royale est teinte du sang de l'assassinat.

Ravaillac a assassiné celui qui, promettant plus de beurre que de pain, voulait que chaque Français put mettre la poule au pot le dimanche.

Lansquenets, haliebardiens, mignons, courtisanes vous êtes bien peu de chose devant l'acte d'un fou ou la vengeance populaire !

Plus tard, un roi bourgeois, trop bourgeois, quelque chose comme un parvenu qui négligeait trop les fauteuils fleurdelisés du boulevard Saint-Germain et les boutiques ouvrières du boulevard du Temple pour se reposer paresseusement sur les sofas de cretonne de la bourgeoisie du Marais, ce *roy* eut presque le même sort. Au poignard succéda la machine, et Fieschi faillit faire entrer Louis Philippe dans le martyrologe royal.

Gardes du corps ! que pouvez-vous contre le génie infernal de ces êtres machiavéliques ?

Encore plus tard, le cheval d'un écuyer sauve la vie à deux têtes couronnées. Le cheval de Raimbaud, reçoit en pleine poitrine, le coup de feu que Berezowski tirait sur l'empereur de Russie, au nom de la sainte et spoliée Pologne. Enfin, plus près de nous, un *mangeur de choucroute* tire sur le spoliateur à courte échéance de l'Alsace et de la Lorraine, un Russe réduit en poudre, au moyen d'une bombe, le carrosse et le corps du *petit père Alexandre*, l'autocrate de la Sainte Russie, le regretté Carnot tombe sous le stylet couvert de fleurs d'un *mangeur de macaroni*, un ministre Espagnol et un Mexicain viennent de subir le même sort, sans compter tant d'autres, et des meilleurs, dont j'ai passé le nom.

Lansquenets, haliebardiens, gardes du corps, dragons, soldats, sabre au clair et pistolet au poing, dormez-vous ?... Non. Mais, hélas ! vous êtes impuis-

sants contre la houle populaire ou contre la folie infernale de quelques énerguènes.

Cependant, traversons l'Océan, arrivons dans ces savanes que la Liberté a transformées en plaines riches et abondantes, et [malgré] quelques machiavels de la plume qui incitent le peuple à se soulever, nous y verrons des scènes charmantes, faites pour le plaisir des yeux, la joie du cœur, la tranquillité des esprits et le bonheur des hommes et du pays.

Comparez. Deux grands citoyens, tous deux enfants du peuple, viennent de faire une tournée triomphale aux applaudissements de toutes les nations, et reviennent chez eux couverts d'honneurs et de lauriers pacifiques.

L'un, quoique entouré de troupes, toujours sabre au clair, est reçu par des éclats de bombe. L'autre, entouré de tout un peuple hétérogène en politique et en religion, parcourt l'immensité d'un territoire qu'il peut aisément favoriser l'assassinat, mais il ne se trouve entouré que d'hommes aimant et protégeant la Liberté dont il est, lui, le drapeau, l'étendard.

Aussi, les fleuves et les forêts chantent-ils leur plus douce musique en son honneur, les fleurs répandent leurs plus doux parfums sur son passage, les villes entières s'illuminent de feux de joie, et, aux explosions des feux d'artifice, s'unissent les explosions du cœur de tout un peuple.

Donc, comme vous le voyez, réjouissons-nous de ces explosions des bords du Saint-Laurent, lesquelles sont plus saines que celles des bords de la Seine !

Justin P. Labadie

NOS GRAVURES

DUEL ORLÉANS-TURIN

Les deux hommes qui se font appeler *princes*—*prince* signifie : Chef, commandant, —un Français et un Italien, se sont battus en duel.

Vous ne savez pas pourquoi ?

Ni eux, ni moi non plus !

La loi anglaise punit les duellistes, l'Eglise les excommunie. On peut les regarder comme des fous dangereux.

L'Orléans a reçu une égratignure ; comme à Lucullus, on aurait pu dire : " Est-ce de la sauce, qui coule ? "

L'honneur (ces gens ont... des honneurs !...) était satisfait.

C'est le bonheur que je nous souhaite !...

ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

Dans notre numéro 684 du 12 juin dernier, nous publions le beau drapeau de l'École Polytechnique, annexée à l'Université-Laval de Montréal.

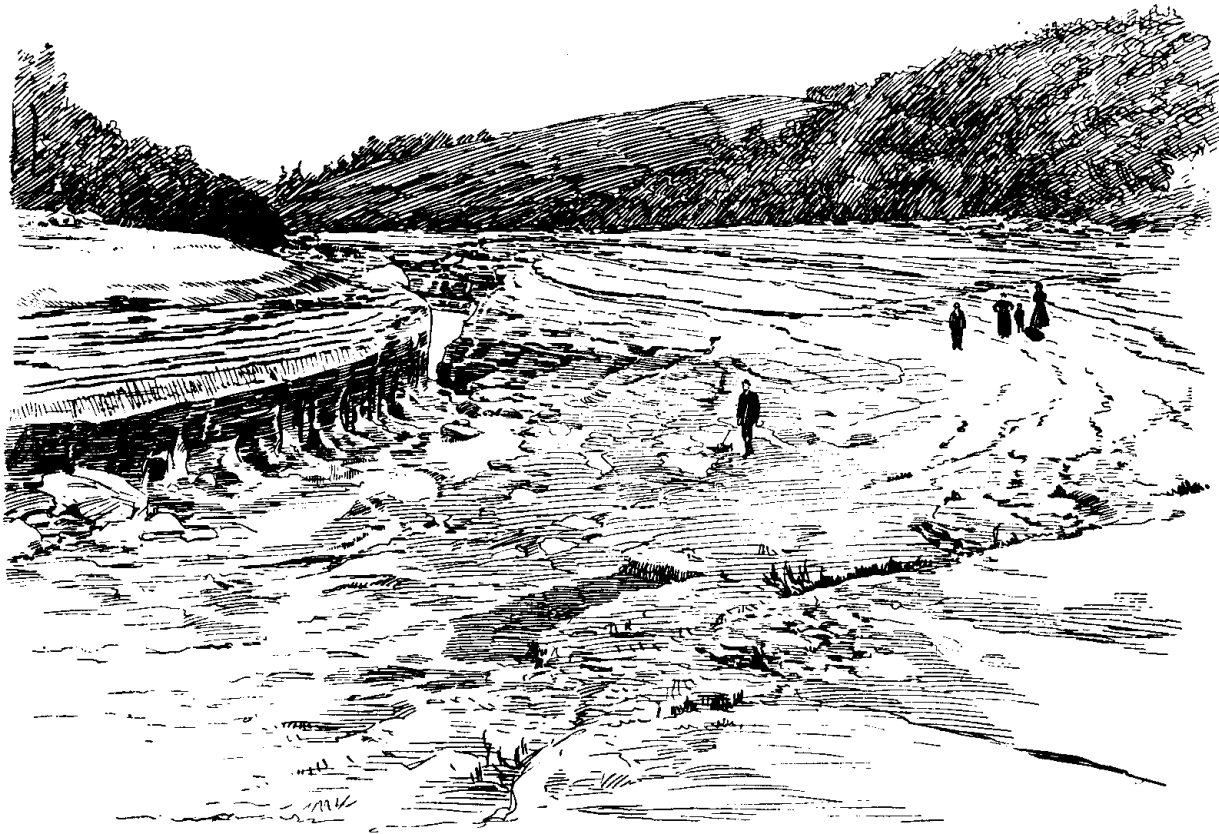
Aujourd'hui, profitant de l'époque de la reprise des cours, nous donnons un joli groupe de nos sympathiques jeunes gens, étudiant les matières ingrates, abstraites, ardues des différents arts, des sciences diverses constituant l'objet de cette École.

Avouez que c'est un groupe magnifique ! Quels visages francs, gais, ouverts, ils ont, nos piocheurs ! Que cela fait de bien, de les contempler ! On se reporte au temps heureux où, soi-même, on *pâtissait* sur les auteurs...—Oh ! pâlir !... le plus tendrement que possible.

Mais tout de même, ils n'ont pas l'air de bouder à



LE DUEL ORLÉANS-TURIN. — " ALLEZ, MESSEIGNEURS ! "



L'ÉBOULEMENT DE SAINT-ALBAN.—Le lit desséché de la rivière Sainte-Anne

la besogne : et ils ont bien raison. La science est un bagage facile à porter, et que personne ne peut nous ravir.

Ce groupe fait honneur à nos artistes, MM. Laprés et Lavergne.—F. P.

CATASTROPHE !

Le 27 avril 1894, la rivière Sainte-Anne menaçait de destruction toute une région de notre belle province.

Le vendredi, 3 septembre de cette année 1897, la même rivière emportait, avec un bruit épouvantable, une masse de terres, une superficie de près de soixante arpents carrés, renversant les arbres, transportant le fonds à deux milles de là, ne laissant à l'endroit dévasté qu'un creux énorme—tandis que subitement, la rivière elle-même changeait son cours, laissant à nu son ancien lit tracé dans le roc vif.

Mgr Laflamme, recteur de l'Université Laval, avait annoncé, il y a trois ans, que la rivière Sainte-Anne n'en avait point fini.

Par une Providence toute particulière, nous n'avons aucune mort d'homme à enregistrer, cette fois.

Et l'on se prend à redire les paroles du Roi-Prophète : " Les montagnes bondissent comme des béliers, les collines se secouent comme des agneaux, les fleuves remontent leurs cours—à la face irritée du Seigneur—*A Facie Domini, mota est terra !*"—F. P.

M. FAURE EN RUSSIE

Notre charmant et délicat chroniqueur, Léon Ledieu, vous dit, aimables lectrices, bienveillants lecteurs, ce que fut le voyage du Président de la République française en Russie.

Voyage triomphal, alliance définitivement scellée entre les deux plus puissants empires du monde...

Je ne puis m'empêcher, cependant, de me rappeler les paroles lugubres, la prophétie effrayante, de Joseph de Maistre qui, si longtemps, put étudier le peuple et la Cour de Russie.

Nos gravures montrent le Tzar et M.

Faure, à l'arrivée de ce dernier au débarcadère de Péterhof : la musique des équipages de la garde jouait l'hymne national français, la "Marseillaise."

Le lendemain, les deux chefs d'Etats se rendirent à Saint-Petersbourg : une de nos gravures reproduit le cortège dans une des artères la capitale, la Perspective-Newsky, la rue principale de Saint-Petersbourg.

Dans cette même journée, le président Faure se rendit à la cathédrale (schismatique) des Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et y déposa, sur le tombeau d'Alexandre III, père du Tzar actuel, un magnifique rameau d'or—une branche d'olivier, portant les médailles unies de la France et de la Russie,—et sur lequel rameau d'or un artiste de Paris avait gravé ces paroles (traduites en latin) prononcées par Alexandre III : "*In pace*

concepta firmat tempus. Le temps rend stables, les choses conçues dans la paix."

Enfin, nos lecteurs verront, à cette même gravure reproduisant le rameau d'or, le fac-simile des médailles-souvenirs frappées par la Monnaie de Paris, emportées par M. Faure, et offertes par celui-ci à la garde d'honneur et aux divers fonctionnaires que le Tzar avait attachés à la personne du président de la République française. (Observons que l'on écrit Czar, Tzar ou Tsar, comme on veut).

L'ASILE DE SAINTE-CUNÉGONDE

L'Asile de Sainte-Cunégonde, est une maison de charité pour les pauvres de la paroisse, orphelins, orphelines et personnes âgées. Il y a une partie assez notable de la maison réservée aux pensionnaires, spécialement aux prêtres. C'est là que coulent heureusement leur vieillesse, M. l'abbé J. Pepin, ancien curé de St-Télesphore, et M. Rioux, ancien curé du Mile-End.

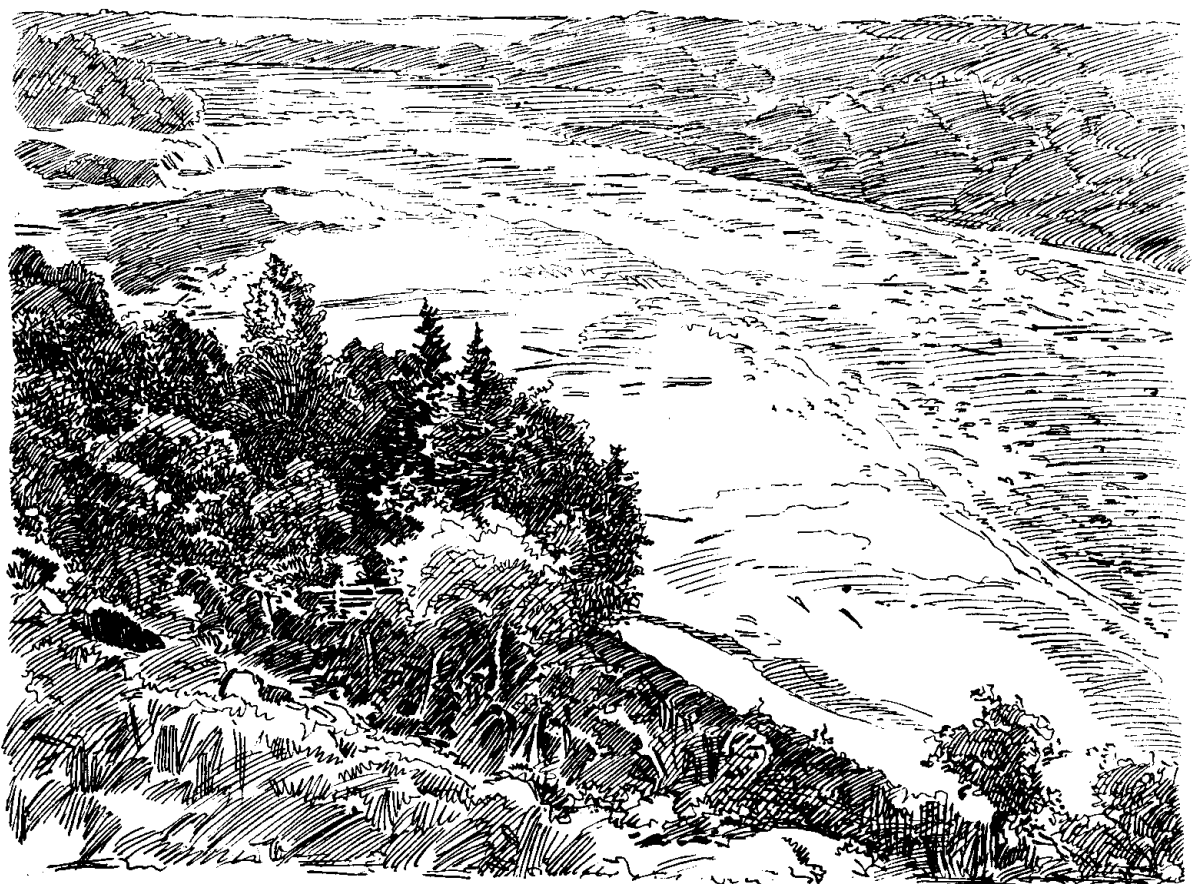
Superbe maison, élevée par la générosité des paroissiens de Sainte-Cunégonde avec le zèle concours des Sœurs Grises, au coin des rues Albert et Atwater, six étages, 240 pieds de façade, avec deux ailes de 90 pieds, cette bâtisse a coûté cent quarante mille dollars. Il y a une salle de cent pieds de long et de 70 de

large pour les petits enfants de 3 à 7 ans qui vont y passer la journée. Elle est en pierre, tous les parquets en merisier et les boiseries en cèdre de la Colombie. Elle est sous le contrôle des Sœurs Grises. Il y a déjà plus de six cents personnes qui l'habitent. Elle a été commencée en mai 1895 et ouverte en janvier 1897.

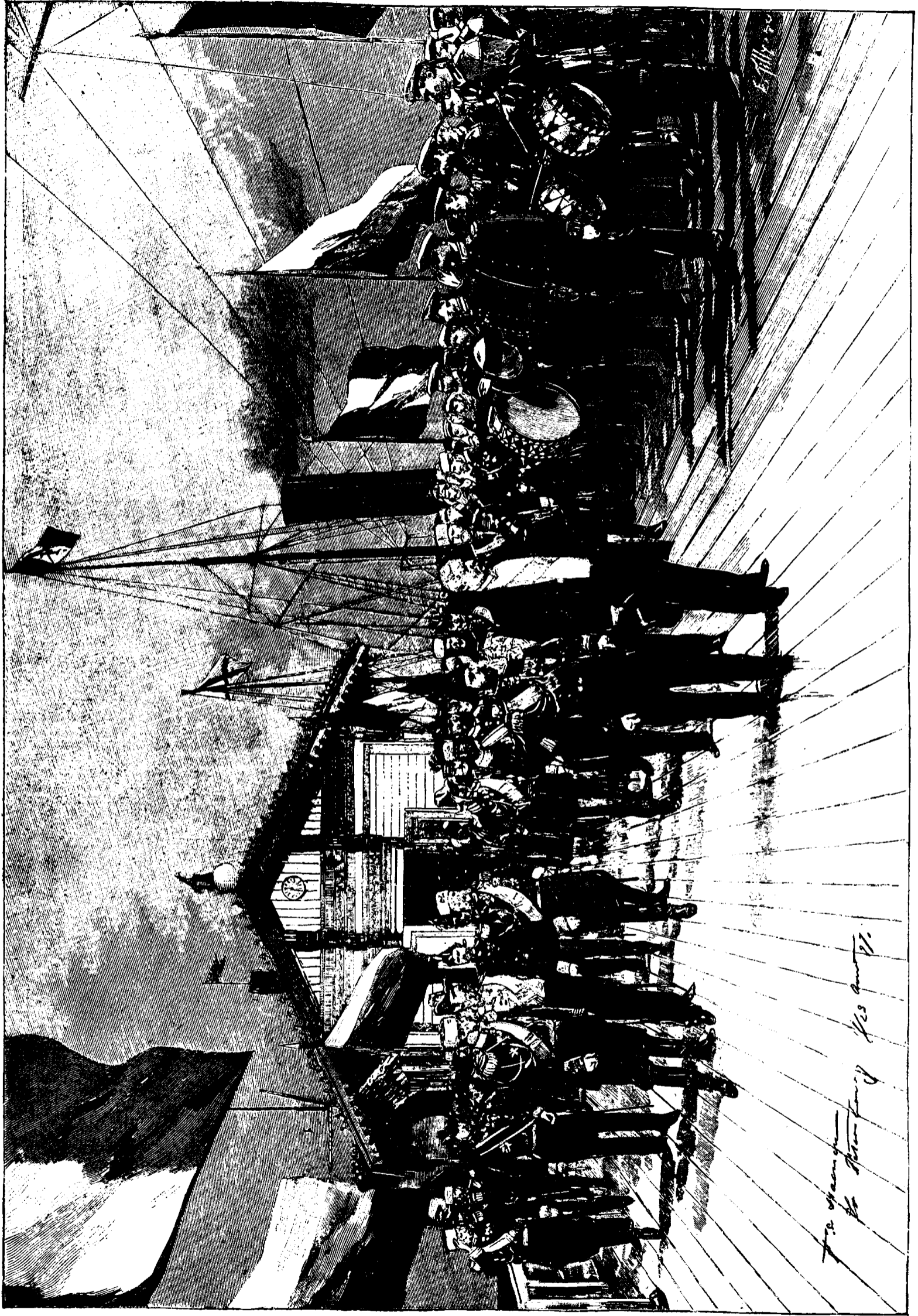
C'est M. Séguin, ancien curé, qui a eu l'idée de cette œuvre aussi sainte que patriotique, et c'est M. le curé actuel, qui l'a accomplie au prix de bien du travail et bien des sacrifices.

Nous en devons la photographie à M. J.-R. Poirier, photographe, 3065 rue Notre-Dame à Ste-Cunégonde.

FIRMIN PICARD.

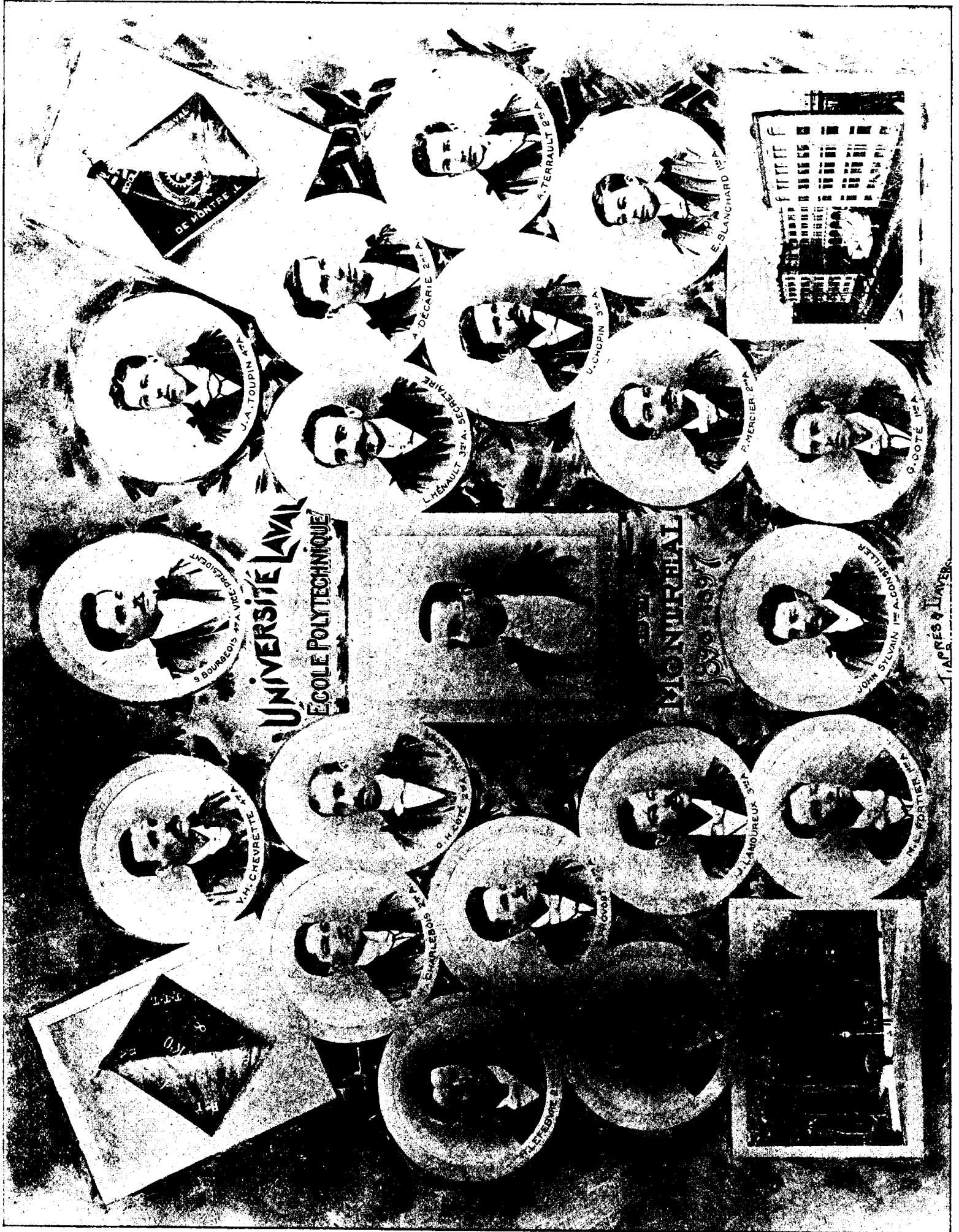


L'ÉBOULEMENT DE SAINT-ALBAN.—Vue prise du côté Nord de la rivière Sainte-Anne, par l'éboulement



*Les officiers
de la garde jouant la
"Marseillaise"*

LE TSAR ET LE PRÉSIDENT AU DÉBARCADÈRE DE PÉTERHOF. — LA MUSIQUE DES ÉQUIPAGES DE LA GARDE JOUANT LA "MARSEILLAISE"



D'après une photographie Laprés & Lavergne, 300, rue Saint-Denis

PETITE POSTE EN FAMILLE

Georges L., Montréal.—Vous savez bien, cher petit ami, qu'il faut nous donner une adresse exacte. Je voudrais vous écrire au sujet de vos vers : où m'adresser ? Il y a beaucoup à corriger ; mais il y a un commencement pour tout.

S. B., Saint-Laurent.—Nous publierons prochainement. Nous prenons note du changement d'adresse.

Violette, Montréal.—Que c'est toujours bien pensé, noblement exprimé !... On est heureux de passer pour déclassés, dépayés, démodés, quand on pense de cette façon !

Mlle M.-L. D., Montréal.—Tout est toujours si bien dit, que l'on n'oserait point toucher à quoi que ce soit. Préférez-vous scolaire ? L'autre mot s'applique plutôt à quelque chose de métaphysique, n'est-ce pas ? Voulez-vous bien préciser : est-ce une revue sérieuse ou une revue illustrée, contenant de tout, que vous désirez ? Je vous renseignerai.

Jules-E. R., Québec.—Nous publierons ; mais, comment pourrais-je vous dire : bientôt, ne pouvant absolument pas en répondre ?... Ce serait une déception pour vous : je n'aime point à causer de déceptions !—Je ferai tout ce que je pourrai. —Ce n'est pas bien, de nous abandonner ainsi ! Revenez donc !

BIBLIOGRAPHIE

Livre Généalogique de la Famille.—Jos Cadieux, 92, rue Saint-Jacques, chambre 66, Montréal.

Sous ce titre, M. Jos. Cadieux vient de publier un cahier, si l'on veut, un livre, si l'on préfère, au sujet duquel des flots d'encre et d'éloquence ont été dépensés en Europe.

En effet, tenir chez soi un Livre de la Famille, où non seulement la généalogie est établie, mais encore où l'on mentionne tout acte, tout fait important survenant dans la famille ; tenir ce Livre, c'est contribuer au bien de tous et de chacun, c'est pratiquer ces vertus que l'on nomme : Economie domestique, Economie sociale.

Il y a deux mille ans, le premier orateur Romain, Cicéron, plaidant pour Roscius, parlait ainsi de ce livre, véritables archives du patrimoine, que l'on appelait alors "Tabula" ou "Codex" : "Ces pages sont éternelles ; on les conserve comme des choses saintes ; elles ont une force et un souvenir durables, elles sont une règle de conduite."

Gaius, célèbre jurisconsulte romain du IIe siècle de l'ère chrétienne, dont les *Institutes* servirent, au VIe siècle, à Justinien pour établir les siennes, parle également de ce livre, sur lequel le père de famille inscrivait son actif et son passif, ses dépenses et ses recettes.

Cicéron nous dit que les "Tabulae," en justice, formaient un des éléments de preuve les plus respectés.

Dans des Congrès catholiques, il y a quinze ans environ, en France, en Belgique, en Allemagne, on a exprimé le vœu de voir répandre dans les familles l'usage de ce livre, contribuant puissamment au culte de la famille, à son unité, aux liens d'affection entre les différents membres de la famille.

Qu'il nous suffise de citer, dans le genre du *Livre Généalogique* de M. Jos. Cadieux, de Montréal, le superbe ouvrage sorti des presses de l'imprimerie pontificale Desclée, de Brouwer et Cie, Bruges et Tournay (Belgique), Paris, Lille (France), Rome (Italie), Washington (E.-U.).

Le prix du *Livre Généalogique* de M. Jos. Cadieux, avec custode pour préserver l'ouvrage, est de \$1.00 jusqu'à \$2.50 et davantage, suivant la reliure.

Nous ne pouvons trop engager les familles de notre province à se procurer ce livre, à en suivre fidèlement les indications.

C'est le plus beau souvenir que puisse léguer un père à ses enfants.

FIRMIN PICARD.

Revue des Deux Frances.—Revue Franco-Can-

dienne, artistique et littéraire, ne publiant que de l'inédit.

Paraîtra prochainement ; sera imprimée à Paris.— Les bureaux seront établis, à Paris, 2, rue de Provence ; à Québec, 29, rue Saint-Jean.

Voilà ce que l'on nous apprend de Paris.

Dès que le premier numéro nous parviendra, nous en rendrons compte.

NOS THÉÂTRES

ACADÉMIE DE MUSIQUE

El Capitán, le brillant opéra comique de John Philip Sousa, est représenté cette semaine à l'Académie de Musique. La troupe qui interprète cette œuvre fameuse est celle de "De Wolf Hopper," qui a été si vivement appréciée ici l'an dernier. Cet opéra a, dans ces derniers temps, enthousiasmé tous les amateurs de théâtre de l'Amérique et de l'Europe, et il est trop connu ici pour que nous prenions la peine d'en faire l'éloge.

Le chœur se compose de cinquante voix, et tous les décors et la mise en scène auront la même magnificence qui a valu une si grande célébrité à cette représentation. Parmi les artistes, mentionnons Edna Wallace Hopper, Nella Bergen, Alice Hosmer, Catherine Carlisle, Edmund Stanley, Alfred Klein, John Parr, H.-P. Stone, R. Pollard, et autres. La fanfare des Carabiniers Victoria prend part à la représentation afin de rendre l'opéra du grand compositeur dans tous ces détails. Il y aura six soirées et une matinée.

THÉÂTRE FRANÇAIS

M. W.-E. Phillips, le gérant du Théâtre Français, a réussi après beaucoup de difficultés, à engager Georges Félix et John-L. Cain, qui seront les principaux artistes de variétés, cette semaine. M. Félix est un comédien extrêmement habile et il aura comme compagnon M. Cain, chanteur très capable. Il y aura en outre, trois autres actes de variétés qui tous seront dignes de la réputation que le Théâtre Français s'est faite dans ce genre. Le drame qui sera représenté est *Woman against Woman*, dû à la plume de Frank Harvey. La troupe entière paraîtra dans cette pièce qui est l'une des plus intéressantes que l'on ait pu trouver.

QUEEN'S THEATRE

La célèbre comédie anglaise *The New Wing*, par M. Arthur-H. Kennedy, qui a été représentée trois cents fois sur le théâtre Strand, de Londres, est jouée pour la première fois au théâtre Queens, cette semaine. On dit qu'elle renferme encore plus d'effets comiques que *My Friend from India* et *Too much Johnson*. Une troupe de grande réputation a été retenue pour l'exécution de cette pièce. Mentionnons spécialement MM. Ottis Shattuck, Earl Rylner, Edward Worm et Miss Nellie Harrison. Le tout est sous la direction de M. Charles Lamb, ce qui est une garantie de succès.

THEATRE ROYAL

A Jay in New-York, est la pièce à l'affiche du Théâtre Royal, pour cette semaine. Cette comédie est certainement la plus amusante qui soit représentée cette année par aucune troupe en tournée. Le dialogue est très brillant, et la musique charmante. Les artistes sont en outre de première force. L'intrigue de la comédie roule sur les aventures de Jay Smith, pendant sa première visite dans la métropole. M. Blondill, qui joue le rôle de Jay, est considéré comme l'un des plus habiles comédiens américains et la presse l'a même comparé à Denman Thompson.

PARC SOHMER

Le nouvel été dont nous sommes gratifiés, fait de rechef apprécier le bienfait de l'ombre, de la verdure, le repos en un lieu frais. Voilà toutes choses, tous avantages, que l'on peut se procurer pour peu de chose au Parc Sohmer : et non seulement on y respire, on s'y délasse, mais encore, on y jouit de bonne musique, de représentations de toutes sortes ; c'est un lieu de délices pour les petits et les grands !

CONSEILS PRATIQUES

Nettoyage des gants glacés.—On trempe une petite éponge dans du lait écrémé et on la frotte sur de bon savon, de manière à en dissoudre un peu. Le gant étalé, soit sur une main, soit sur une pince, on le frotte pour enlever les taches, puis on rince l'éponge. On reprend de nouveau du lait, du savon, et on refrotte la tache jusqu'à ce qu'elle disparaisse ; puis on laisse sécher.

Onguent pour guérir les panaris.—Une cuillerée de savon vert, autant de sucre blanc pilé, autant d'huile d'olive, un blanc d'œuf, battre le tout ensemble pendant une demi-heure environ. On applique cet onguent trois fois par jour sur le panaris, et l'on éprouve un grand soulagement.

JEUX ET AMUSEMENTS

CRYPTOGRAPHIES

1.—Avec les lettres suivantes recomposer un proverbe connu : C N N S T T M M O A I O I O I E E.
2. Remplacer les X ci-dessous par des consonnes, de façon à lire un proverbe connu : IX X'EXX XA XAIX XXOX XAXX XOUX XAIXE XE XIEX

CHARADE

Un poisson plat, mais délicat,
Souvent servi sur notre table.—
Un prénom féminin.—Un plat.—
Pour les nerfs, boisson redoutable.—
Mon Entier nous rappelle à tous
La charité, devoir si doux.

ÉNIGME

Je suis fort mince et suis très droit,
J'aime fort la neige et le froid ;
Il n'est sans moi plaisir ni joie,
Plaine, ruisseau, chemin ni voie.
En tristesse ou bien en gaité,
J'habite une prison étroite,
Puisque je suis dans une boîte
Sans cesser d'être en liberté.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 696

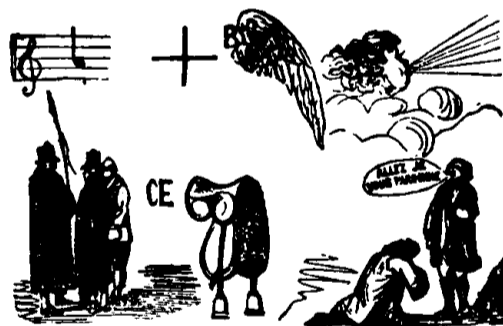
Charade.—Pin-son.

Mathématique.—2 solutions : 63 et 37.
ou : 23 et 77.

Rébus.—Pour lire avec fruit, il faut lire avec attention. Explication mot à mot : Pour—lyre avec fruits—fle—faux—lire avec AT—taon—scie—on.

Ont deviné : M. J.-M. Richard, Contreccœur ; Mlle Yvonne St-Pierre, Fraserville ; Mlle Chayer, Montréal ; Mme Thomas-E. Hart, St-Joseph de Lévis ; Zorilla Beaudoin, Québec ; Joseph Faille, Laprairie ; Mme A. Jacques, St-Télesphore de Soulanges ; Mme Onés. Auger, Alma Picard, Samuel Plamondon, Québec ; Charlotte S.V., Saint-Joseph de Lévis ; Ellib, Deux yeux bleus, Ville Saint-Louis.

RÉBUS



GRAVURE-DEVINETTE



—Tu vas boire encore ?... Malheureux ! ne vois-tu pas ta femme qui te suit ?... Et tu ne songes pas à l'augmentation des liqueurs soi-disant fortes, depuis le nouveau tarif ?

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—C'est égal, cette pauvre jeune fille paraît si malheureuse....
—Laisse-moi donc tranquille.... Tu n'as pas vu l'enterrement ?
Est-ce qu'elle avait besoin de dépenser tant d'argent !.... Et tous les jours, elle achète des bouquets de cent sous qu'elle porte sur la tombe.... Voyons ! tu ne trouves pas que c'est trop de manières ?

—C'est mal, ce que tu dis là, Marik, tu n'as pas de cœur.
La rentrée de la patronne interrompit ce dialogue.
Avant de monter l'escalier, Hélène ouvrit la boîte qui contenait, pour chaque étage, la correspondance des locataires.

Il y avait une lettre pour elle.
La jeune fille vit sur l'enveloppe le cachet postal de la Loire.
Pour la première fois depuis quinze jours, un pâle reflet de satisfaction illumina son doux visage.

Vite elle monta chez elle et décacheta la lettre. Voici ce qu'elle contenait :

“ Mademoiselle,

“ J'ai bien reçu votre honorée du 3 courant : mais elle s'adressait à M. de Saint-Gildas, qui m'a vendu son usine et ses dépendances.

“ J'ai fait démonter les métiers et les machines, car je ne m'occupe pas du tout de soieries. Ça n'allait plus.

“ Je fabrique des peignes, des brosses et autres objets de toilette en highlifoïde, une matière beaucoup moins inflammable que le celluloid, imitant le corail, l'ivoire, l'ambre, l'écaïlle à s'y méprendre, et dans des conditions exceptionnelles de bon marché.

“ J'ai pensé, mademoiselle, puisque vous voulez gagner votre vie, que vous pourriez vous occuper de placer mes produits dans la noblesse.

“ Nous nous entendrions pour les conditions ultérieures.

“ Quant à M. de Saint-Gildas, il a dû s'établir en Amérique et je n'ai pas son adresse.

“ Réfléchissez et dites-moi par retour du courrier si vous acceptez mes offres, avec lesquelles, je vous prie, mademoiselle, d'agréer mes civilités très empressées.

“ XAVIER DUPLANCHAT.”

“ P.-S.—Je tiens à votre disposition une boîte d'échantillons, quand vous aurez bien voulu me donner la liste de vos références.”

L'orpheline laissa retomber le papier.

Cette fois, la déception était beaucoup plus cruelle que celle éprouvée chez M. Paternelle.

Hélène comptait aveuglément sur une réponse favorable de M. de Saint-Gildas.

Elle espérait être utile à l'industriel, et trouver auprès de Mme de Saint-Gildas et de ses filles des sympathies qui eussent atténué son isolement.

Ce dernier espoir s'écroulait.

La pauvre enfant éclata en sanglots.

Entre deux soupirs entrecoupés elle entendit qu'on l'appelait sur le palier.

Elle alla ouvrir et vit la blanchisseuse qui guidait un inconnu.

—Mlle Hélène, dit la femme, monsieur est un marchand de Paris ; il vient vous demander si vous ne voudriez pas lui vendre des objets de curiosité.

L'homme restait un peu en arrière.

—Mais entrez donc, monsieur.... donnez-vous donc la peine, fit Mme Rozen, comme s'il s'agissait de pénétrer dans sa boutique de blanchisseuse.

Mlle de Penhoët n'entendit d'abord qu'un bourdonnement confus, puis elle se souvint que le matin Mme Rozen lui avait annoncé cette visite, tout à fait incompréhensible pour la jeune fille.

Malgré son bouleversement, Hélène retrouva sa grâce native ; à son tour, elle invita le monsieur à entrer.

Celui-ci était un gaillard énorme ; il avait la distinction d'un ancien lutteur, qui se serait évadé de la foire aux pains d'épices.

Il jouissait de quatre ventres superposés ; trois mentons en amphithéâtre prouvaient en outre qu'il ne détestait pas la bonne chère.

Dans l'ensemble bouffi et adipeux du visage, ses petits yeux avaient eu vraisemblablement beaucoup de peine à garder leur place, car la graisse menaçait de tout envahir. Ce qui n'empêchait pas le regard de pétiller d'astuce.

Le personnage, d'ailleurs, avait fait un salut très convenable. Il s'était frotté à trop de gens distingués pour se présenter en rustre.

Mme Rozen était restée dans la petite pièce qui servait d'anti-chambre.

—Mademoiselle, commença le visiteur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; je m'appelle Goguelu ; je demeure à Paris, rue des Saints-Pères. La blanchisseuse vous a indiqué ma partie ; je travaille dans les objets d'art.... J'ajouterai que je suis rond en affaires.... J'en ai l'air et la chanson.... Avez-vous quelque chose à me vendre ?

Ce langage dépourvu d'artifice commença par choquer Hélène. Elle souffrit en pensant que quelqu'un avait dévoilé sa pauvreté à un inconnu, alors qu'elle la supportait si dignement.

Goguelu, dont les yeux fureteurs avaient déjà tout inventorié, sembla comprendre ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille.

Il reprit :

—Vous savez, je voyage pour mon métier, et, nécessairement, je suis forcé de me renseigner avant de m'adresser au client. Je fais jaser le patron de l'hôtel, l'horloger d'en face ou la blanchisseuse du coin.... Comme je ne propose que des marchés très honorables, personne n'a à rougir d'entrer en pourparlers avec moi.

Ces mots furent prononcés avec tant de bonhomie que l'orpheline ne pouvait s'en irriter.

—Mais, monsieur, répliqua-t-elle doucement, votre démarche est inutile, vous voyez que mon ameublement n'a rien de somptueux.

Naturellement, de la façon dont nous avons présenté l'ami Goguelu, nos lecteurs ont déjà deviné que son œil de marchand avait été tout de suite accroché par le portrait de l'aïeule.

Goguelu répliqua en le désignant du doigt :

—Ce tableau, là ! m'irait assez.... Voulez-vous me permettre de....

Avant que Mlle de Penhoët eût répondu, le gros gaillard grimpa très lestement sur un siège, décrochait le cadre, redescendait et examinait l'œuvre en la tenant à pleines mains, bien en lumière.

Le pastel était un des plus authentiques spécimens de l'exquise artiste qui s'appelait Mme Vigée-Lebrun.

—Je vous en offre quatre cents francs, dit Goguelu.

—Vraiment ! fit Hélène avec un pâle sourire ému ; ce tableau a une telle valeur ?

—Mais oui, ça vaut de l'argent, ces babioles-là.... Allons ! Nous sommes d'accord ?

Et il eut le geste familier de l'acheteur qui va porter la main à la poche.

—Cette œuvre n'est pas à vendre.

—Voulez-vous le “ poney ”.... Cinq cents ?.... Je connais ça ; c'est un souvenir de famille ; ça fait toujours un peu de peine de se séparer de ces choses-là.

—Tellement, monsieur, que je ne m'en séparerai pas.

—Oui.... oui.... Vous avez raison.... Seulement, dame ! excusez ma franchise, mademoiselle ; je vois que vous avez été élevée dans un milieu moins humble.... Vous avez eu des vicissitudes, quoi !.... Et six cents francs ne se trouvent point dans le pas d'un cheval....

—Inutile d'insister, monsieur Goguelu. Vous m'offririez un trésor que je ne vous céderais pas cette pieuse relique.

Elle fit un pas vers la porte.

—Hum ! hum ! toussa Goguelu poursuivant en homme qui a l'habitude de ces opérations et ne semble pas douter de la façon dont elles se terminent ; vous voulez que j'aïlle jusqu'au bout du sacrifice. Allons-y ! Mais c'est ma dernière concession.... Vous aurez le billet de mille.... N'en parlons plus.

Et lui aussi usa du dernier expédient ; il fit mine de battre en retraite, et marcha vers la sortie.

Hélène ouvrit la porte.

Avant de sortir le marchand brûla ses dernières cartouches.

—Eh bien !.... Deux mille, là !

—Ni deux mille, ni cent mille !

—Voyons ! dit Goguelu brusquement absurdi, mais tentant un suprême effort, dont il sentait l'inutilité d'ailleurs, je comprendrais votre résistance s'il s'agissait de votre mère, de votre grand'mère à la rigueur ; mais vous n'avez pas connu cette dame, puisqu'elle vivait il y a un siècle, avant les malheurs de Louis XVI.... Enfin, qui est-ce ?

L'orpheline répliqua :

—C'est une Penhoët, monsieur, la grand'mère de mon père ; et

elle restera dans ma demeure, si pauvre soit-elle, tant que je vivrai.

Le gros homme s'inclina, beaucoup plus respectueusement que son sans-*façon* de brocanteur ne l'aurait laissé supposer, replaça le portrait à l'endroit où il l'avait décroché, donnant une nouvelle preuve de son étonnante agilité, remit les billets dans son portefeuille, celui-ci dans la poche de son veston, et alla retrouver la blanchisseuse, qu'il gratifia de quarante sous, malgré l'échec de sa combinaison.

IV

LES REGRETS DE CARMEN

Quand la cloche du château de Kerlor avait sonné le dîner, la comtesse et ses enfants s'étaient mis à la table.

Une place restait vide, celle de Mlle de Sainclair.

La comtesse s'étonna à bon droit ; Carmen déclara que Mariana, s'étant sentie un peu souffrante dans l'après-midi, avait voulu rentrer dans sa chambre et s'était probablement mise au lit.

La comtesse était pâle et paraissait fatiguée.

Elle eut un geste de lassitude et commença à manger silencieusement, le regard un peu vague.

Georges échangea un coup d'œil avec sa sœur.

M. de Kerlor attribuait le malaise de Mariana à la chaude algarrade dont le braconnier Pornic était la cause, et au bouleversement qu'avait dû éprouver la jeune fille à la suite de son intervention courageuse, mais inutile.

Carmen se serait bien gardée de dissuader son frère, touchant l'absence de la petite cousine ; elle commençait pourtant à se demander ce qui allait se passer, car elle croyait Mariana retirée chez elle, et ne pouvait supposer que la jeune fille eût réellement déserté le château.

On se coucha de très bonne heure, ce soir-là, à Kerlor.

Seul, Georges fit une longue promenade nocturne dans le parc en fumant plusieurs cigares.

Le lendemain, la comtesse qui avait bien dormi, se montra plus alerte ; son visage n'avait conservé aucune trace de la pâleur de la veille ; et à peine habillée, elle manda sa fille.

Quand Carmen entra chez sa mère, elle vit Georges, qui, arrivé avant elle, tendait une lettre à la comtesse.

—C'est l'écriture de Mariana ! s'écria Mme de Kerlor, très impressionnée.

—J'ai trouvé ce papier hier soir sur le plateau d'argent, dans le vestibule, ajouta Georges avec surprise. . . . Vous étiez déjà couchée.

—Qu'est-ce que cela signifie ? murmura la douairière.

Ses mains tremblèrent un peu en déchirant l'enveloppe. Elle lut :

“ Ma chère bienfaitrice,

“ Pour la première fois de ma vie, je vais vous causer un chagrin ; je vous supplie de me le pardonner.

“ J'ai résolu de quitter Kerlor, malgré tout ce que vous avez fait pour moi.

“ Je vais avoir vingt ans ; j'estime que votre œuvre presque maternelle est terminée.

“ J'ai cherché et trouvé la meilleure position convenant à une fille pauvre.

“ Mon intention était de tout vous dire avant de franchir le seuil du château ; mais j'ai eu peur de manquer de fermeté, car vous auriez refusé de me laisser partir. Vous êtes si bonne !

“ Vous me permettrez de venir prendre congé de vous dans quelques jours et de vous demander votre bénédiction.

“ Je serai plus courageuse en présence du fait accompli.

“ Je sais tout ce que je vous dois, à vous, à vos enfants Georges et Carmen.

“ Il serait indigne de moi d'accepter de nouveaux sacrifices.

“ Je prierai pour Kerlor ; je ferai des vœux pour que tous ceux qui portent ce glorieux nom continuent à jouir du bonheur qu'ils méritent ; je m'efforcerai de ne jamais oublier les traditions de vertu et d'honneur qui ont toujours été celles de nos deux familles.

“ Ce sera le seul moyen de diminuer un peu ma dette envers vous.

“ Daignez agréer, ma chère bienfaitrice, l'assurance de tout mon respectueux dévouement.

“ MARIANA DE SAINCLAIR,

“ *Institutrice chez Madame Nerville, cours d'Ajot, Brest.*”

On devine l'effet produit par cette lettre inattendue sur madame de Kerlor et sur Georges.

Le regard de la comtesse se fixa sur Carmen.

—Tu ignorais le contenu de cette lettre ? interrogea froidement la mère.

—Je te le jure, répond la jeune fille.

—C'est insensé ! fit Georges, je n'aurais jamais cru ma petite cousine capable de prendre une pareille détermination.

—Mademoiselle de Sainclair est une ingratitude, prononça la comtesse, très affligée.

La matinée se passa tristement.

La comtesse ne pouvait se faire à l'idée qu'elle allait être privée des soins dont Mariana l'entourait.

Avec beaucoup de zèle et de prévenances, une attention de toutes les minutes, mademoiselle de Sainclair, qui méditait patiemment ses ambitieux projets, avait su se rendre indispensable à sa bienfaitrice.

Qu'il s'agit de déchiffrer une nouvelle partition, de lire un volume fraîchement publié, de tenir à jour l'importante correspondance de la comtesse, Mariana était toujours là et rendait ces multiples services avec un empressement quelque peu affecté.

Pendant ce temps, Carmen se grisait de grand air et de liberté, chevauchait de longues heures parmi les landes et les guérets, accompagnait son frère à la chasse, et pratiquait tous les sports accessibles à la femme.

Elle apportait à ces distractions un entrain, une fougue, une exubérance qui réjouissaient Georges, dont les goûts n'étaient pas plus sédentaires que ceux de sa sœur.

Madame de Kerlor semblait donc assez contrariée de la disparition de Mariana ; et Carmen l'accusait de plus en plus d'avoir manqué de mesure envers sa parente.

Elle se disait :

—J'ai livré Mariana à tous les dangers, et ils sont plus redoutables pour elle que pour tout autre. . . . Avec son caractère altier et l'orgueilleuse opinion qu'elle a d'elle-même, voudra-t-elle accepter les inconvénients de sa nouvelle situation ? Elle est partie d'ici à la suite d'un coup de tête. . . . Que va-t-elle devenir ? . . . Je redoute tout pour elle. Et c'est moi peut-être qui aurai causé sa perte. . . .

Ce fut la comtesse de Kerlor qui capitula la première. Son ressentiment disparut soudainement ; elle dit à sa fille :

—Il faut que je revoie Mariana et qu'elle réponde aux questions que j'ai le devoir de lui poser.

Carmen crut avoir trouvé l'occasion de réparer ses torts.

—Tu veux que je lui écrive ? demanda-t-elle.

—Non ! Tu m'accompagneras à Brest. Nous irons chez madame Nerville.

—Très volontiers, répliqua la jeune fille.

Tout de suite, elle sonna pour que la comtesse donnât des ordres à l'écurie.

On attellerait la victoria ; et on partirait à une heure de l'après-midi.

Quand M. de Kerlor apprit cette détermination, il l'approuva sans réserves.

On déjeuna un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, madame de Kerlor dissimulait mal son impatience ; vingt fois elle avait regardé l'antique horloge, l'accusant de ne plus marquer les minutes avec l'exactitude des pendules modernes.

Enfin, l'heure sonna et la comtesse se leva. . . .

Tout à coup, elle eut un éblouissement et se rassit en portant la main au côté gauche de sa poitrine.

La pâleur des jours précédents était revenue sur son visage où se plaquaient des tons de cire.

Effrayés, le frère et la sœur saisirent les mains de leur mère.

3 gosses

—Ce n'est rien, dit Mme de Kerlor, voulant rassurer ses enfants ; un simple malaise.

—N'importe ! répliqua M. de Kerlor, vous ne pouvez vous mettre en route, ma mère.

—Eh bien ! fit-elle avec un sourire un peu contraint, c'est toi qui accompagneras Carmen.

—Si vous êtes souffrante, répliqua-t-il, nous ne devons pas vous quitter.

—Si tu tiens à me rendre sérieusement malade, Georges, tu n'as qu'à me désobéir.

—Mère !

—Je ne suis plus jeune, mes enfants : à mon âge, on est sujet à de légères indispositions. . . . La présence de Mariana sera pour moi le meilleur remède.

Le frère et la sœur se consultèrent rapidement. La comtesse insista. Ils ne voulurent pas la contrarier ; mais obtinrent qu'elle consentirait à recevoir le médecin qu'on allait envoyer chercher immédiatement.

Ce fut Tanguy qui fut chargé de cette mission.

Madame de Kerlor voulut aller jusqu'au perron et assister au départ de la victoria qui emportait vers Brest ses deux enfants.

Une heure plus tard le cocher arrêta son attelage devant la maison portant les panonceaux de maître Nerville.

Georges tendit la main à sa sœur pour l'aider à descendre et tous les deux se dirigèrent vers les appartements particuliers du notaire

situés dans une grande cour bien ombragée, derrière les bureaux.

On annonça M. et Mlle de Kerlor qui furent immédiatement introduits dans un salon luxueux où les attendait Mme Nerville.

Les saluts s'échangèrent pendant que la notairesse s'écriait, après avoir demandé cérémonieusement des nouvelles de la comtesse :

—Maître Nerville ne va pas tarder à rentrer. Il sera désolé de n'avoir pas été là à votre arrivée.

Puis, un peu inquiète, elle reprit :

—Vous savez que Mlle de Sainclair est ici ?

—Nous venons la chercher, répliqua Georges avec sa franchise ordinaire.

—Mon Dieu ! fit la notairesse, je ne voudrais pas que vous fussiez fâchés contre moi. . . . Mlle de Sainclair m'a formellement déclaré qu'elle renonçait à vivre à Kerlor. Vous étiez prévenus, puisque vous voici à Brest. . . . J'ai jugé que je ne pourrais trouver une meilleure institutrice pour ma fille Jeanne, dont je veux faire une personne très distinguée, et j'ai accueilli à bras ouverts votre parente.

Il fallait entendre la notairesse prononcer les noms de Sainclair et de Kerlor pour comprendre à quel point elle était entichée de noblesse.

On ne pouvait trop le lui reprocher, étant donnée la profession de son mari ; on ne pouvait surtout la blâmer d'avoir choisi Mariana, qu'elle ne pouvait connaître à fond, pour parfaire l'éducation de la jeune Mlle Nerville.

La notairesse, malgré ses quarante-cinq ans et sa taille replète, gardait les yeux rêveurs et la bouche attendrie.

Elle avait eu quatre enfants ; il ne lui en restait plus que deux : un fils qui avait vingt-trois ans et une fille qui entra dans sa treizième année. En l'absence de son frère qui était à l'étranger, la fillette concentrait sur elle tout l'amour de ses parents.

Mlle de Kerlor répondit :

—Rassurez-vous, chère madame, nous ne vous blâmons pas ; notre petite cousine est libre de ses actes ; mais je désirerais m'entretenir avec elle.

—Rien de plus facile, mademoiselle ; je vais la prévenir.

La notairesse sortit et reparut bientôt, précédée de Mariana.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent en se fixant hardiment sur ceux de Georges de Kerlor, puis elle regarda Carmen avec une fine nuance de commisération railleuse.

La visite inespérée du jeune homme rendait à mademoiselle de Sainclair ses plus dangereuses et ses plus folles illusions.

Elle entrevit le triomphe.

Mariana se jeta dans les bras de sa petite cousine, simulant à merveille la plus sincère émotion.

Georges tendit la main à la jeune fille, qui la pressa en baissant modestement ses yeux pleins de langueur.

—Ma cousine, dit le jeune homme, vous nous avez fait beaucoup de peine.

Mariana poussa un soupir et hocha sa jolie tête d'un air navré.

Mme Nerville, en femme bien élevée, se dirigeait discrètement vers la porte.

—J'espère, continua M. de Kerlor, s'adressant toujours à la belle brune aux yeux bleus, que ma sœur saura vous convaincre. Je vous laisse ensemble. Vous me rappellerez quand les derniers nuages seront dissipés.

M. de Kerlor rejoignit Mme Nerville. Il dit à la notairesse :

—Chère madame, vous allez me donner des nouvelles de votre fils Philippe. . . . Où est-il en ce moment, ce jeune et intrépide voyageur ?

—Sa dernière lettre était datée de Mexico, répondit la mère, emmenant M. de Kerlor continuer cette conversation dans une pièce contiguë.

—Ma chère Mariana, commença Mlle de Kerlor, mon frère t'a fait connaître nos impressions depuis ton départ.

Mlle de Sainclair répondit avec une amère ironie :

—Crois-tu que, moi aussi, je n'aie pas éprouvé un très gros chagrin, quand il m'a fallu t'obéir ?

Carmen répondit avec un ton d'affectueux reproche :

—Voyons ! j'étais irritée ; je me suis montrée injuste, j'en conviens ; mais toi, tu avais conservé ton sang-froid ; tu aurais dû attendre au lendemain avant de prendre une décision.

—J'aurais agi le lendemain comme la veille, puisque tu m'avais enlevé toute espérance.

—Tes prétentions étaient folles ; tu as reconnu que tu ne pourrais jamais devenir la femme de Georges.

Ces mots auraient dû suffire à Mariana pour lui éviter de nouvelles désillusions ; mais les globules du sang noir de la belle Aurore bouillonnaient dans ses veines ; les superstitions enfantines traversaient encore ce cerveau qui paraissait si bien équilibré.

La splendide créature croyait à son étoile ; elle estimait que les événements lui étaient favorables et que sa destinée était écrite au ciel en lettres d'or.

Consciente de sa beauté troublante, elle se demandait orgueilleu-

sement pourquoi elle ne séduirait pas Georges, puisque M. de Kerlor ne paraissait aimer personne.

N'était-ce pas parce que Georges subissait, même inconsciemment, un commencement de fascination, qu'il était venu à Brest ? Avait-il suffi que Mlle de Sainclair disparût pendant quelques heures pour que le jeune homme s'aperçût de la place que sa cousine tenait dans sa vie ?

Mlle de Sainclair demanda d'une voix brève :

—Pourquoi as-tu amené ton frère ?

—Parce que ma mère, qui devait venir, s'est trouvée indisposée ; elle a prié Georges de m'accompagner.

Mariana reprit :

—Ta mère sait-elle pourquoi je suis partie ?

—Non ; dans ta lettre tu as pris toutes les précautions pour qu'elle ne se doute de rien ; tu n'imagines pas que j'allais la renseigner. . . . Si je l'avais fait, nous ne serions certainement pas ici, Georges et moi.



Je ne suis plus jeune, mes enfants ; à mon âge, on est sujet à de légères indispositions.—Page 332, col 2

—Au fait, pourquoi y êtes-vous ?

—Pour te demander d'oublier ce qui s'est passé entre nous.

—Je le veux bien, répliqua Mlle de Sainclair.

—Ce n'est pas tout ; je suis venue de la part de ma mère pour te dire qu'elle serait très heureuse si tu reprenais ta place à Kerlor.

—Et quelle est l'opinion de Georges ?

—Il pense comme nous ; et est tout prêt à joindre ses instances aux miennes.

Mlle de Sainclair répondit d'une voix saccadée :

—Ma pauvre Carmen ! si tu savais comme j'envie ta sérénité d'âme ! . . . Tu n'aimes pas, toi. . . . Prends garde d'éprouver à ton tour l'indicible souffrance. . . . Que penserais-tu de moi si je te déclarais que ton frère m'est devenu indifférent. . . . M'est-il possible d'oublier Georges ? Si tu n'as pas cessé d'être mon amie, tu dois m'éviter de nouvelles tortures. . . . S'il faut renoncer à M. de Kerlor, j'y renoncerai ; mais ne me demander pas davantage. . . . Interroge ta conscience, Carmen, et dis-moi si tu peux exiger, sachant mon secret et mes rêves, que je rentre avec vous au château.

—Mais, puisque tu consens à revoir ma mère.

—Je reverrai Mme de Kerlor ; il faut que j'obtienne son pardon quand je lui aurai démontré que je ne peux plus, que je ne veux plus vivre de sa charité... Elle est si bonne qu'elle me permettra sans doute de lui rendre d'autres visites ; et le plus souvent possible, j'irai t'embrasser, serrer la main de ton frère... Ah ! si vous me défendiez cela, j'en mourrais !

Carmen fut touchée de cette résignation, et elle répondit :

—Tu as raison ; et je ne puis exiger un trop grand sacrifice de ta part... Viens nous voir souvent ; nous t'accueillerons toujours avec la plus grande joie.

Mlle de Kerlor était brusquement devenue pensive.

Il lui semblait qu'elle entendait encore sa cousine proférer ces étranges paroles : "Prends garde d'éprouver à ton tour l'indicible souffrance !"

Carmen eut une frayeur vague de l'avenir.

Dominant son émotion, elle rappela Georges.

—Eh bien ? interrogea le jeune homme en souriant.

—Eh bien, dit Carmen, Mariana s'en tint aux termes de sa lettre.

M. de Kerlor, qui s'attendait à une réponse favorable, ne put réprimer un geste de mécontentement.

Il s'écria :

—Mais Carmen vous a pourtant dit, ma cousine, que la santé de notre mère nous donnait des inquiétudes.

Mariana joignit les mains,

—Mon cousin, supplia-t-elle, ne ravivez pas mon chagrin... Votre sœur m'a proposé de reprendre ma "place" je ne le puis.

Carmen ajouta :

—Mariana m'a promis de venir souvent au château.

—Aussi souvent que me le permettra Mme Nerville, poursuivit Mlle de Sainclair, qui venait de voir rentrer la notairesse.

—Tant que vous voudrez, ma chère demoiselle, fit celle-ci de son air le plus aimable.

—Mais, prononça l'institutrice, j'ai contracté des devoirs envers vous, et je n'ai pas l'habitude de les négliger, quels qu'ils soient... J'aime déjà mon élève... C'est si intéressant, et c'est une si belle tâche de former une intelligence et un cœur d'enfant.

Elle regarda la pendule et affectant un peu trop d'exagération peut-être, elle reprit :

—Veuillez m'excuser, monsieur Georges ; il faut que j'aille chercher mon élève dont le cours va finir.

Mlle de Sainclair embrassa Carmen, fit une révérence à M. de Kerlor et sortit avant que celui-ci ait pu lui tendre la main.

—Que va dire notre mère ? fit le jeune homme... Il n'y a décidément pas que les Bretons et les Bretonnes qui ne changent pas d'avis facilement.

—Il ne nous reste plus qu'à rentrer à Kerlor, conclut Carmen.

A ce moment la porte du salon s'ouvrit ; la digne et correcte figure de maître Nerville apparut.

—Dieu soit loué ! s'écria le notaire, j'arrive à temps pour vous présenter mes plus respectueux hommages... M. de Kerlor... Mlle de Kerlor...

Georges et Carmen saluèrent courtoisement.

—Vous êtes resté bien longtemps en ville, il me semble, dit la notairesse à son époux.

—J'ai poussé jusqu'à la rue Saint-Donatien.

—Vous avez vu votre pupille ?

—Justement.

—Vous êtes tuteur, maître Nerville ? demanda M. de Kerlor.

—Oui, monsieur le comte, et d'une jeune fille qui mérite les plus grandes sympathies.

—Je viens d'avoir de ses nouvelles, reprit la femme du notaire.

—Par qui ?

—Par Mme Rosen, la blanchisseuse, qui a rapporté le linge... Il paraît que la pauvre enfant a refusé deux mille francs d'un portrait d'aïeule...

—Je le sais, répondit M. Nerville ; et pourtant elle est sans ressources...

—Alors, elle aurait dû vendre ce tableau ! fit Mme Nerville.

—Je trouve, moi, protesta le notaire, qu'en vénérant pieusement la mémoire des siens, elle reste digne de son nom, et je l'en admire davantage.

—En effet, ajouta M. de Kerlor, je vous approuve.

—La conduite de cette jeune fille est au-dessus de tout éloge, appuya Carmen.

Mme Nerville se hâta de répliquer :

—J'ai pour cette chère enfant la plus grande affection ; mais je redoute la misère pour elle... Je ne puis dominer mon impatience ; il faut que je voie aujourd'hui ma petite protégée... J'irai à Recouvrance.

M. de Kerlor s'écria avec empressement :

—Permettez-nous, Mme Nerville, de vous offrir une place dans notre voiture.

—Oh ! monsieur le comte... je vous remercie... mais je suis confuse... Je vais vous gêner.

Carmen insista.

—Vous serez plus vite arrivée chez cette jeune fille... Et Georges et moi, nous aurons pu coopérer, dans une faible mesure, à votre bonne action.

Mme Nerville se confondit en remerciements.

—Je ferai part à Mlle de Penhoët de votre bienveillance ; elle en sera touchée.

—Penhoët ? répéta Carmen avec un vif intérêt.

—Oui, compléta le notaire, ma pupille s'appelle Hélène de Penhoët.

—Hélène ! fit Carmen, toute bouleversée.

—Mais, en effet, mademoiselle, reprit maître Nerville, où ai-je la tête. Vous devez avoir connu cette jeune fille, chez les dames de St-Joseph, bien qu'il y ait une légère différence d'âge entre vous deux ?

Mlle de Kerlor s'écria avec la plus poignante compassion :

—C'est de ma pauvre petite amie Hélène qu'il s'agit !

—Vous vous souvenez d'elle ?

—Si je m'en souviens ? C'était ma meilleure camarade... Oui, elle est un peu plus jeune que moi ; mais elle était si studieuse et moi je l'étais si peu, que nous faisons partie de la même classe.

Georges écoutait avec intérêt. Il s'agissait d'une jeune fille malheureuse, qui supportait héroïquement l'adversité, qui appartenait à la noblesse de Bretagne, cela suffisait à un Kerlor pour qu'il intervînt aussi délicatement, mais aussi promptement que possible.

Mme Nerville profita de l'émouvante coïncidence pour donner un libre cours à ses petits talents de narratrice.

Elle raconta ce que savent nos lecteurs.

Carmen fut désolée d'apprendre que Mlle de Penhoët avait gravi un tel calvaire, à l'âge où tout doit être joie et espérance.

—Viens, dit-elle avec élan à son frère, nous allons sauver Hélène.

Après un rapide adieu à maître Nerville, le frère et la sœur, accompagnés de la notairesse, montèrent dans la victoria.

Au moment où les chevaux démarraient, Mlle de Sainclair revenait avec son élève.

Jeanne Nerville était une petite personne de huit ans, très fraîche, très gentille.

Mariana eut un geste de contrariété ; une minute plus tôt, elle serait rentrée avant que Georges et Carmen fussent partis.

Mlle de Sainclair aurait voulu regarder encore une fois dans les yeux cet homme qu'elle eut tant désiré pour maître, cet homme qui lui aurait apporté la fortune et la considération et qu'elle eût peut-être adoré.

La victoria tourna à gauche.

—Tiens !... Ma maman qui est dans la voiture ! fit Jeanne.

C'était vrai ; Mariana avait vu à son tour Mme Nerville, se carrant sur les cousins.

—Qu'est-ce que cela signifie ?... pensa Mariana très intriguée. Heureusement que ma maîtresse parmi ses nombreuses vertus, a celle de la loquacité... Elle me donnera le mot de cette énigme.

La jeune fille était tellement absorbée dans ses réflexions que Mlle Jeanne, son élève, dut lui faire remarquer qu'elles dépassaient la maison du notaire.

L'institutrice daigna se souvenir des fameux devoirs qu'elles proclamait si pompeusement une heure auparavant.

Elle releva la tête, juste au moment où Paul Vernier, son sauveur, qui passait dans la rue, la saluait avec la plus courtoise politesse.

Jeanne, qui tenait Mariana par la main, entra dans l'étude.

Mademoiselle de Sainclair répondit par une froide inclination de tête au jeune sculpteur qui, jusqu'à ce qu'elle eût disparu sous la porte de la maison, la suivit longuement d'un œil plein de trouble et d'émotion.

V

AMIES DE PENSION

La voiture de M. de Kerlor arriva bientôt rue Saint-Donatien. Elle s'arrêta devant le n° 10.

Il avait été convenu que Mme Nerville et Carmen pénétreraient seuls chez Mlle de Penhoët.

Si l'entrevue se prolongeait, Carmen demanderait à l'orpheline la permission de lui présenter son frère, qui attendrait dans l'allée. Georges regarda le ciel.

Toussaint, le cocher, en faisait autant ; le gentilhomme et son serviteur échangèrent le coup d'œil des Ponantais qui sentent venir un grain.

PIERRE DE COURCELLE.

À suivre

A PEU DE FRAIS

Après avoir inutilement essayé une quantité de remèdes, dont quelques-uns sont fort dispendieux, pour traiter un rhume opiniâtre, une toux persistante, une bronchite chronique, essayez le *Baume Rhumal*. Il vous guérira à peu de frais et rapidement.

CHOSSES ET AUTRES

—En Angleterre et en Irlande, on dépense 25,000 tonnes de tabac; en France, 40,000 tonnes.

—La pêche à la morue dans le golfe St-Laurent ne donne pas, cette année, de bien brillants résultats.

—Il se produit 250,000 tonnes de tabac par an dans l'Amérique, environ un quart du tabac du monde.

—Le *Petit Journal*, de Paris, a la plus grande circulation du monde. Chaque jour il imprime 1,100,000 copies.

—Depuis quelques années, la bicyclette a fait beaucoup plus de victimes que le jeu de balle ou de ballon et la boxe prises ensemble.

—Le tzar de Russie a décidé d'abolir l'exil des criminels en Sibérie et de substituer à cette peine l'internement des prisonniers dans les prisons centrales de Russie.

—La monnaie de cuivre s'use rapidement. Une somme de \$500 en cuivre ne vaudra guère plus que \$250 dans cent ans, tandis que le même montant en louis d'or ne perdrait guère que 3½ p.c.

—La dernière invention du monde de la ganterie est un nouveau gant de peau de grenouille. C'est, dit-on la peau la plus souple et la plus soyeuse que l'on puisse rêver.

—La couleur à la mode cet automne va être, comme nous l'avons déjà annoncé, certain bleu violacé du plus heureux effet. Dans les garnitures d'automne, on verra du bleu violet de toutes les nuances.

—Stradivarius a confectionné entre 6,000 et 7,000 violons, lesquels, durant sa vie, se vendaient en moyenne \$25. Aujourd'hui, il en est qui sont estimés à \$10,000 et \$12,000. Ces instruments sont donc comme les vins.

IL FAIT MERVEILLE

C'est précisément dans les cas de rhumes graves, de toux opiniâtre, lorsque tous les autres médicaments sont sans action, que le *Baume Rhumal* fait merveille. Essayez-le et vous l'adopterez à tout jamais.

—En ce temps de fièvres, nous donnons au public une recette très utile et qui produit l'effet désiré: "Le café étant reconnu l'un des meilleurs désinfectants, le public éviterait bien des cas de fièvres scarlatine et typhoïde ainsi que d'autres maladies contagieuses, en achetant du café vert et en le brûlant dans la maison. L'odeur de la fève brûlée est un des meilleurs désinfectants connus pour les habitations."

—*The Delineator*. Le numéro de septembre de cette publication est consacré aux modes d'automne, et contient de jolies planches coloriées, avec tous les renseignements désirables. Les dames y trouveront de quoi satisfaire, non pas la simple coquetterie, mais le bon goût que toute maîtresse de maison doit apporter à ses vêtements, à ceux de ses enfants, à son intérieur même. Bureau, 33, rue Richmond, Toronto Ouest. Abonnement, \$1 par an.

BAUME RHUMAL

Quelle que soit la période d'un rhume à son début, ou au milieu de la maladie, le *Baume Rhumal* est le seul remède sûr à administrer. Guérison rapide et radicale.

Des paroles de louanges

sont accordées journallement à un remède qui a été une bénédiction pour des milliers de femmes; des paroles qui partent du cœur de la mère épuisée et surchargée, de la fille à l'aurore de la vie de femme, annonçant l'heureux avènement d'une vie nouvelle. Les entraves du mal ont été brisées et celle qui fut une fois clouée au cheval de torture est maintenant là, debout dans le sentiment d'une nouvelle et saine existence.

Les Pilules Rouges

... du Dr Codérpe

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

accomplissent plus pour la guérison de la faiblesse féminine qu'aucun autre remède sur le marché. Que chaque femme se rende bien compte de son état physique et elle s'apercevra que cette douleur dans le dos, cette faiblesse corporelle, cette pâleur, amaigrissement, accompagnées d'irrégularités sont des symptômes de la faiblesse féminine et le tout cèdera rapidement devant le traitement indiqué plus haut.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Codérpe ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez:

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

LA LIBRAIRIE
ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCÉDES :- MODERNES

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTREAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREault

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.



APRES-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283. MONTREAL
— MARCHAND 643 P.Q.

Débentures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéj. commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL

Achète des débentures et autres valeurs désirables.



J.A. DUMAS
PHOTOGRAPHE
COIN DES RUES
ST LAURENT
ET VITRE - MONTREAL

"La Presse"

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

54,000

PAR JOUR

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines, le portrait d'un de nos hommes d'Etat canadien, une caricature politique ainsi que plusieurs gravures d'actualité, 4 pages de feuilleton émuant, nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Latontaine, Morin, Mgr Bru hési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.
Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.
Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.
Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.
Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.
Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.
Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.
Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.
Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.
Toile à rouleau, carreauté, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.
Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.
Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.
25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.
Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.
Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.
Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.
Un grand lot de chapeaux de paille, pour riens, à 5, 10, 15 cents.
Sailiors valant 50 cents, pour 15 cents.
Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.
Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.
Fèves vertes, 10c, pour 5c.
Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.
Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.
Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.
Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.
Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.
Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.
Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.
Boiler No 9, 75c, pour 33c.
Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.
Terrines à lait, de 6c, pour 3c.
Assiettes, de 5c, pour 2c.
Porte-peignes, de 10c, pour 4c.
Lavettes, de 6c, pour 3c.
Brosses à plancher, de 10c pour 5c.
Verres à bière, de 8c, pour 4c.
Lampe complète de 35c, pour 19c.
Assiettes à beurre en cristal, 2c.
Plats à mains, de 15c, pour 7c.
Porte-pousière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul, Montréal



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " " " " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " " " " 100 00
T. E. Barbeau, " " " " 1500 00	B. Richard, " " " " 100 00
O. Lafortune, " " " " 1500 00	F. Huot, " " " " 50 00
J. E. Ecrément, " " " " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé " " " " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " " " " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osiar Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " " " " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport 500 00	S. G. Bergevin, " " " " 25 00
J. B. A. David, Montréal 500 00	Jules Couture, " " " " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " " " " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " " " " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " " " " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " " " " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " " " " 25 00
	W. Harrison, " " " " 25 00
	J. H. Doray, " " " " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boite de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



**Fausse dents
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Gilets de première classe

Éléphants gilets en serge noire de l'ouest de l'Angleterre, devant croisés, collet haut, doublés de serge de soie, pour dames, \$8.50.

Nouveaux gilets en drap beaver noir uni, fini satin, devants croisés, avec collet de fantaisie et richement garnis de braid mohair et d'ornements en jais, pour dames, \$9.75.

Riches nouvelles soies

Nouvelle soies surah shot, une splendide variété de tous les derniers effets, 39c.

Soixante-dix belles pièces de nouvelles soies japonaises unies, dans toutes les couleurs et pure soie, 37c.

Nouvelle soies taffeta fond noir avec jolies raies de couleur pâle, convenable pour blouses, 80c.

Nouveau velours moiré, dans tous les effets les plus nouveaux et couleurs les plus choisies, aussi en noir, \$1.30 et \$1.35.

Collerettes de 1ère Classe

Éléphants collerettes en drap noir de fantaisie, effets rudes, taillées bonne longueur et bonne largeur, collet haut à la mode, très bien garnies de braid mohair, pour danmes, \$7.25.

Nouvelles collerettes en rude drap noir de fantaisie, très bien garnies de nouveau braid mohair, taillées bonne longueur et bonne largeur avec collet de fantaisie, pour dames, \$9.00.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Etoffes à robes de 1ère Classe

Drap "Doraulé" nouveau shot, dans toutes les dernières couleurs avec petits patrons touffus, 57c.

Nouveau drap "Tosca" soie et laine, avec gros tissu basket et couleurs les plus choisies, 69c.

Nouveau drap Oliva, avec fond bouclé de couleurs foncées, entretissé de joli fil de soie formant des tache polka, 85c.

Nouvelles robes de toilette dans toutes les plus nouvelles étoffes de Londres et Paris, une seule robe de la même couleur, de \$7.00 à \$24.00.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Un Evénement dans les Bas

Pour activer un peu les affaires dans ce département, nous offrirons aujourd'hui un "bargain" de la plus haute importance. Ne manquer pas de venir en profiter.

Bas d'Automne pour Dames

250 douzaines de bas en cachemire noir, tout à fait à la mode, pieds sans couture, exceptionnellement bons pour l'automne, pour dames. Notre prix spécial, 25c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame